

## Sortie de crise

■ Les Français n'ont jamais été aussi confiants dans la baisse du chômage

■ Ils sont sceptiques, sur le « plein-emploi » évoqué il y a un an par Lionel Jospin

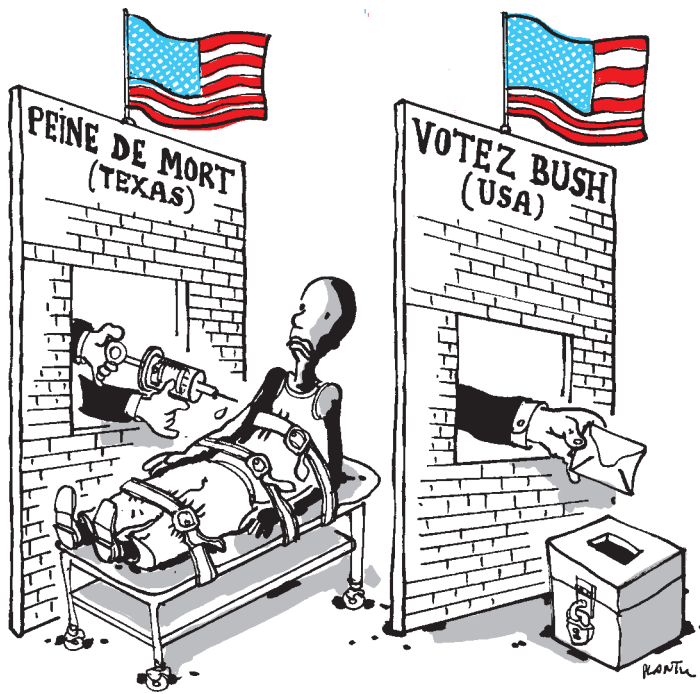
■ L'augmentation des offres ne trouve pas toujours une réponse chez les chômeurs

Lire page 6

## L'Amérique de George W. Bush

- Le Parti républicain a investi le gouverneur du Texas pour la présidentielle du 7 novembre
- Retraites, maladie, éducation : le fils de l'ancien président se bat sur le terrain des démocrates
- Un ex-communiste inspire sa campagne, marquée par l'idéologie de la « compassion »

INVESTI triomphalement par la convention de Philadelphie comme candidat du parti fondé par Abraham Lincoln à l'élection présidentielle du 7 novembre aux États-Unis, George W. Bush a pris la parole, dans la soirée du jeudi 3 août, devant les quelque deux mille délégués républicains. Son discours a mis en évidence sa volonté de mener campagne sur le terrain des démocrates, autour de thèmes sociaux - retraites, santé, éducation. Délaissant leur ancienne rhétorique de la « révolution conservatrice », les républicains se sont attachés pendant quatre jours à présenter l'image d'un parti multiculturel, uni derrière son candidat et ouvert aux minorités. La stratégie de George W. Bush, qui possède une dizaine de points d'avance sur son rival démocrate, Al Gore, dans les sondages, vise en priorité l'électorat du centre. Sa campagne est axée sur le thème de la « compassion », s'inspirant d'une théorie développée au début des



années 90 par Marvin Olasky, un universitaire de Yale, ancien communiste dans sa jeunesse, converti depuis au christianisme.

M. Bush s'est dit déterminé à « apporter la prospérité à chaque recoin perdu de ce pays » et à redonner une « direction » à l'Amérique. Promettant une réduction des impôts, il s'est engagé à mettre en place « le plus tôt possible un bouclier de défense antimissiles pour protéger le peuple américain ». Sur des dossiers plus sensibles comme l'avortement, qui divise les républicains, il entend signer un projet de loi, auquel Bill Clinton a opposé son veto, visant à interdire les interruptions tardives de grossesse. S'il remporte l'élection du 7 novembre, George W. Bush sera le premier fils de président depuis John Quincy Adams, en 1825, à suivre les traces de son père à la Maison Blanche.

Lire pages 2 et 3 et notre éditorial page 12

## L'Europe accuse Microsoft

DÉJÀ AUX PRISES avec la justice américaine, qui a demandé son démantèlement, le numéro un mondial des logiciels doit faire face aujourd'hui à de nouvelles accusations émanant, cette fois, de la Commission européenne. Si, aux États-Unis, il est reproché au groupe de Bill Gates d'avoir utilisé sa position dominante dans les systèmes d'exploitation pour micro-ordinateurs afin d'imposer son navigateur sur le Web, Bruxelles le soupçonne de vouloir étendre son hégémonie aux serveurs informatiques, qui se trouvent au cœur de la nouvelle économie, de l'Internet et des réseaux. Les autorités antitrust des deux côtés de l'Atlantique semblent se partager le travail pour démontrer une même volonté monopolistique de Microsoft.

Lire page 14

## Dans le nord du Pacifique, le combat de Moby Dick contre le harpon de l'OMC

SIX NAVIRES du gouvernement japonais cinglent depuis le début de la semaine dans le nord du Pacifique. Le but d'une campagne qui doit durer deux mois ? Tuer dix cachalots et cinquante rorquals de Bryde, « au nom de la recherche scientifique ». Il s'agit, de la part du Japon, d'un défi à l'opinion internationale, puisque ces animaux - parmi les plus grands du monde puisqu'ils mesurent respectivement près de 15 mètres et de 20 mètres - n'ont plus été chassés depuis 1986. La Commission baleinière internationale (CBI) avait alors décidé un moratoire sur la chasse aux grands cétacés, en raison de la menace d'extinction de plusieurs espèces d'entre eux, après des décennies d'un véritable massacre. Le cachalot, notamment, qu'a immortalisé Herman Melville dans *Moby Dick*, avait été chassé, au XIX<sup>e</sup> siècle, à une échelle industrielle. Sa population s'est cependant reconstituée depuis 1950 et est aujourd'hui estimée à plusieurs centaines de milliers de têtes.

Depuis le moratoire, le Japon et la Norvège profitent de ce que la CBI autorise des prélèvements « au nom de la recherche scientifique » pour tuer chaque année plusieurs centaines de spécimens d'une des

soixante-dix-neuf espèces de cétacés, les petits rorquals. La viande de ces mammifères marins se retrouve - science ou pas - sur les étals des marchés et à la carte des restaurants dans les pays chasseurs. Le Japon a donc passé, cette année, la vitesse supérieure, puisqu'il ne se contente plus des quelque quatre cents rorquals tués dans l'Antarctique, mais veut ouvrir à la « science » les stocks de cachalots et de rorquals de Bryde. Il s'agit notamment, arguent les diplomates nippons, d'étudier l'impact que les grands cétacés pourraient avoir sur les stocks de poissons du Pacifique.

La CBI, qui s'est réunie en juillet, n'a pas les moyens juridiques d'empêcher la campagne nippone. Mais le départ des bateaux chasseurs a déclenché une levée de boucliers diplomatique assez rare : Bill Clinton et Tony Blair ont personnellement écrit au premier ministre japonais pour lui demander de renoncer à la campagne, tandis que Madeleine Albright, la secrétaire d'Etat des États-Unis, de passage à Tokyo dimanche 30 juillet, en a directement parlé à son homologue nippon. Le cachalot et le rorqual de Bryde sont, en effet, sur la liste américaine des espèces protégées. Durant la semaine, l'administration

Clinton a évoqué la possibilité de recourir à des sanctions commerciales à l'encontre du Japon si la chasse avait lieu.

La réponse nippone a été cinglante : « Si les États-Unis recouraient à une telle action, il est presque certain que le Japon gagnerait devant l'Organisation mondiale du commerce », a déclaré à l'agence Reuters un haut fonctionnaire du ministère japonais du commerce. Il est très probable qu'il a raison : la chasse a lieu dans les eaux internationales, la viande est consommée au Japon et n'est pas exportée, l'opération ne contredit pas formellement le traité régi par la CBI. Bref, des sanctions américaines seraient sans doute condamnées par l'OMC. D'autant plus que sa jurisprudence montre que son organe de règlement des différends considère habituellement les restrictions environnementales au commerce comme injustifiées. L'OMC a ainsi dénié aux États-Unis le droit d'interdire l'importation de crevettes pêchées avec des filets attrapant aussi des tortues. Les navires de Tokyo peuvent donc harponner tranquille : la chasse au cachalot est rouverte...

Hervé Kempf

## Queen Mum, reine centenaire



ELIZABETH BOWES-LYON

LE ROYAUME-UNI célèbre, vendredi 4 août, le centenaire de la reine mère Elizabeth, qui, à elle seule, incarne l'histoire contemporaine du pays. L'événement permet à la famille royale de regagner un peu du lustre perdu au fil des scandales de ces derniers temps.

Lire page 4

Allemagne, 3 DM; Antilles-Guyane, 10 F; Autriche, 25 ATS; Belgique, 48 FB; Canada, 2,50 \$ CAN; Côte-d'Ivoire, 900 F CFA; Danemark, 15 KR; Espagne, 225 PTA; Gabon, 900 F CFA; Grande-Bretagne, 1 £; Grèce, 500 DR; Irlande, 1,40 £; Italie, 3000 L; Luxembourg, 46 FL; Maroc, 10 DH; Norvège, 14 KRN; Pays-Bas, 3 FL; Portugal CON, 270 PTE; Réunion, 10 F; Sénégal, 900 F CFA; Suède, 16 KRS; Suisse, 2,20 FS; Tunisie, 1,4 Din; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 805 - 7,50 F



LAIT ÉCRAN INTOLÉRANCES SOLAIRES

GARNIER

AMBRE SOLAIRE

GARANT PAR LES LABORATOIRES GARNIER

## En Belgique, l'an de grâce de Guy Verhofstadt

L'« ARC-EN-CIEL » a redonné du soleil à la Belgique. Loin d'être climatique, l'image fait référence à l'étonnant succès de la coalition gouvernementale que dirige le premier ministre, Guy Verhofstadt. Cela fait bien des années que le royaume n'avait pas connu pareille embellie : décriation politique, apaisement communautaire et, ceci expliquant en partie cela, une croissance économique (près de 4 %) qui place la Belgique dans le peloton de tête de l'Union européenne. Un bilan plutôt flatteur pour une équipe associant les libéraux, les socialistes et les Verts, installée au pouvoir il y a tout juste un an. M. Verhofstadt aurait tort de bouder son plaisir, d'autant qu'il risque d'être de courte durée...

Juillet 1999 : les élections ont eu lieu le mois précédent et, pour la première fois depuis quarante ans, les sociaux-chrétiens ont été renvoyés dans l'opposition. Ils paient la faille d'un système politique usé jusqu'à la corde et, plus encore, le mal-vivre de tout un pays, ulcéré de l'image peu flatteuse qu'une série de scandales lui renvoie de lui-même : climat de corruption et de clientélisme, horreur et ridicule avec les évasions du pé-

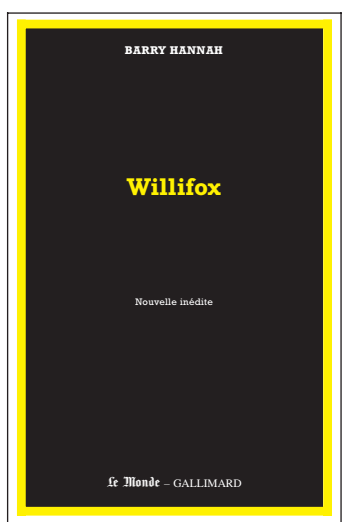
dophile Dutroux, crise de la dioxine, tension communautaire entre le nord, flamand, et le sud, wallon et francophone...

Quand l'« Arc-en-ciel » arrive au pouvoir, les experts prédisent le pire : faire marcher d'un même pas une coalition de six partis politiques, dont pratiquement aucun responsable n'a d'expérience gouvernementale, cela tient de la gageure. Quant au premier ministre, ce flamant ultralibéral et notoirement doctrinaire, surnommé Baby-Thatcher, comment se muerait-il en homme de compromis ? Or, à l'aune de ce premier anniversaire, les Cassandra se sont trompées : envolée la déprime nationale ! Pour un peu, on en conclurait que la propension congénitale du peuple belge à cultiver son autodénigrement et son refus identitaire s'est, elle aussi, évaporée.

Et pourtant, quel drôle de bilan : cohérence politique réduite au minimum ; effets d'annonce permanents suivis de reculades en désordre ; contradictions et surenchères entre ministres.

Laurent Zecchini

Lire la suite page 12



## L'ÉTÉ POLAR Série noire

### Une nouvelle de Barry Hannah

Elkin Dixon Willifox est alcool, poète et gay. Barry Hannah brosse un portrait qui charrie les États-Unis du Sud. Une nouvelle en hommage à l'écrivain Tennessee Williams. Un livret de 16 pages



## SCIENCES

### Tous les sens

#### 2. L'odorat

Ce sont les odeurs qui nous mènent par le bout du nez. Pourtant, cet organe a longtemps été délaissé. Les choses changent avec les progrès récents des connaissances scientifiques, tandis que l'industrie s'intéresse à la richesse de notre système olfactif. p. 18



## L'ÉTÉ FESTIVAL

### La Roque-d'Anthéron

#### Pianos virtuoses

Ils sont jeunes, ils sont beaux et ils jouent comme des dieux. La prestation des Virtuoses de Kuhmo (Finlande) a fait exulter le public de La Roque-d'Anthéron. Passant de Schnittke à Haydn, puis Mozart, les musiciens dirigés par Ralf Gothoni ont fait une démonstration de vivacité et de joie rayonnante. p. 20

International.....	2	Tableau de bord.....	14
France-Société.....	6	Aujourd'hui.....	17
Régions.....	9	Météorologie.....	19
Carnet.....	10	Jeux.....	19
Abonnements.....	10	Culture.....	20
Horizons.....	11	Guide culturel.....	22
Entreprises.....	13	Radio-Télévision.....	23











# « Paris-Match » présente ses excuses à M. Chirac

La polémique porte sur un article décrivant par le menu ses vacances dans un palace de l'île Maurice

**LE REPORTAGE** intitulé « Bonnes vacances Monsieur le Président », publié cette semaine dans *Paris-Match* (du 4 août 2000) a ulcéré l'Elysée. Sur six pages, l'hebdomadaire décrit par le menu les trois semaines de *farniente* du couple présidentiel qui, comme tous les étés depuis quelques années, séjourne dans un hôtel de grand luxe de l'île Maurice.

Dès qu'il a eu connaissance de ce reportage, mercredi, le chef de l'Etat a lui-même appelé la direction du groupe Lagardère, tandis que sa fille Claude, conseillère en communication de l'Elysée, demandait de son côté des explications à la direction de la rédaction.

La colère présidentielle a incité l'hebdomadaire à présenter ses « excuses » à Jacques Chirac pour avoir publié des informations « inexactes ». Il ne précise toutefois pas lesquelles, ce qui donne un caractère d'étrangeté à son communiqué, diffusé dans l'après-midi du jeudi 3 août, le jour de la parution de l'hebdomadaire édité par Hachette Filipacchi Médias. Le magazine a également exprimé « ses regrets à ses lecteurs », sans en dire davantage.

« Contrairement à ce que nous avons écrit, le petit-fils du président, Martin, ne fait pas partie du voyage », précise-t-on à *Paris-Match*. L'autre information non vérifiée concernerait la légende d'une photographie, qui affirme que « selon les vendeurs cachemiris, les Chirac ont déjà acheté quatre tapis de soie, d'une valeur globale de 400 000 francs à la boutique de l'hôtel », ce que l'Elysée a vigoureusement démenti. L'auteur du reportage, Claudine Vernier-Palliez, n'avait d'ailleurs pas retenu cette information dans son article.

« Il arrive aux magazines de faire des erreurs, il est important de les rectifier tout de suite. C'est la raison pour laquelle nous l'avons fait le jour de la parution, sans attendre le numéro suivant », précise Olivier Royant, directeur adjoint de la rédaction qui assure la permanence en l'absence d'Alain Genestar.

En fait, c'est toute la teneur du reportage qui peut mettre en

porte à faux Jacques Chirac. L'idée de départ était d'ailleurs de rédiger un sujet sur les « vacances de milliardaire » du chef de l'Etat. Une journaliste, accompagnée d'un photographe, est donc partie enquêter au Royal Palm, destination appréciée des stars du show-biz, comme Alain Delon, Catherine Deneuve, et qui l'était aussi de François Mitterrand.

## 21 972 FRANCS PAR JOUR

L'hebdomadaire révèle que la suite occupée par le chef de l'Etat (deux chambres, deux salles de bains, un salon et une terrasse avec vue sur la baie) est louée, en août, 21 972 francs par jour. Ce qui porterait le prix des vacances du couple présidentiel à plus de 460 000 francs pour trois semaines. *Paris-Match* enfonce le clou en donnant la parole à des marchands de plage qui « aiment beaucoup les Chirac » : « Ils sont gentils, pas snobs, parlent avec tout le monde. Le président est riche. Il a plein de gros billets de banque dans sa pocket et sa femme ne marche jamais », écrit l'hebdomadaire.

L'auteur du reportage décrit encore de façon assez osée le travail de la masséuse de l'hôtel : « Je connais la femme qui a vu le président tout nu. Elle s'appelle Maureen et commence toujours par les pieds (...) Puis ses mains, ointes d'huile à la citronnelle remontent doucement, des fesses à la nuque, et terminent sur son visage qu'elles caressent à l'huile d'angélique. »

A sa lecture avant publication, ce papier n'avait manifestement suscité aucune réserve. Le successeur de Roger Théron à la direction générale de la rédaction depuis juillet 1999, Alain Genestar - qui n'était pas là la semaine dernière, mais qui était parfaitement au courant de cette publication - a d'ailleurs adopté à plusieurs reprises dans ses éditoriaux, un ton beaucoup plus mordant à l'égard des responsables politiques, que celui auquel les lecteurs de l'hebdomadaire étaient habitués.

Pascale Robert-Diard  
et Nicole Vulser

## Les aléas de la communication présidentielle

**PARIS-MATCH** a toujours veillé à la qualité de ses relations avec le pouvoir, auquel le lie un contrat implicite : discrétion contre exclusivité négociée. C'est particulièrement vrai de ses rapports avec l'Elysée.

Pendant les deux septennats de François Mitterrand, l'hebdomadaire a ainsi attendu le feu vert du président de la République pour publier les fameuses photos qui révélaient l'existence de sa fille Mazarine, alors qu'il en détenait la preuve depuis plusieurs années. Avec Jacques Chirac, comme avec la plupart des principaux dirigeants politiques, les habitudes se sont poursuivies et affinées. La publication d'une série de photos dans *Match*, pour faire passer un message ou surtout une image particulière à un moment donné, a été totalement intégrée dans les plans de communication.

Depuis sa naissance en 1996, Martin, le petit-fils du chef de l'Etat, occupe ainsi régulièrement les « unes » de *Match*, dans des conditions négociées, parfois jusqu'au choix des légendes, avec Claude Chirac, qui gère officiellement la communication de son père.

Pendant les mois difficiles de l'été 1997, qui suivait la dissolution ratée de l'Assemblée nationale et l'arrivée de Lionel Jospin au pouvoir, une série de photos baptisées « *Tendre cohabitation* » a, par exemple, montré un président se-rein marchant au bord de la mer aux côtés de sa fille et de son petit-fils.

Mais l'opération de communication la plus réussie a sans doute été la publication, en mai 2000, de

quatre doubles pages de photos, plus la couverture, illustrant « l'art d'être grand-père » au fort de Brégançon. A quelques jours du cinquième anniversaire de son arrivée à l'Elysée, et surtout à un moment où derrière le débat sur le quinquennat, se profilait celui de l'âge du président, on ne pouvait rêver plus belle opération de charme. Rien, d'ailleurs, n'avait été laissé au hasard : ni le choix de la veste à torsades bleu-gris, ni celui du pantalon en toile écru *casual*, ni surtout la paire de baskets chaussée par le président comme par son petit-fils.

## VACANCES CHICS ET CHÈRES

Claude Chirac avait toutefois protesté contre le fait que les photos révélaient le visage de son fils, alors que l'hebdomadaire s'était toujours, paraît-il, engagé à ne le montrer que de dos ou de profil.

Cette fois, la publication d'un reportage sur les vacances très chics et fort chères de M. Chirac, est en revanche venue contrarier sérieusement la communication présidentielle. La réaction immédiate du chef de l'Etat et de sa conseillère en témoigne. L'effet est d'autant plus irritant pour M. Chirac que la veille même de la publication de *Paris-Match*, Lionel Jospin s'était affiché, lui, au côté de sa femme, sur les plages de l'île de Ré, pour des vacances « simples », « toniques » et dans un endroit où « il n'y a pas beaucoup de snobs ».

A croire que le premier ministre avait opportunément eu le temps de feuilleter l'hebdomadaire avant de mettre en scène sa propre communication estivale.

P. R.-D.

# FO et la CGC reprochent à la CFDT et au patronat de rendre le gouvernement maître de l'Unedic

Le débat sur l'assurance-chômage continue en l'absence des ministres

Le conflit opposant les pouvoirs publics à cinq organisations patronales et syndicales (Medef, CGPME, UPA, CFDT, CFTC), à propos de l'assurance-

chômage, reste dans l'impasse. Le gouvernement n'entend pas revenir sur son refus d'agréer la nouvelle convention. FO et la CGC reprochent aux si-

gnataires d'avoir remis le sort de l'Unedic entre les mains du gouvernement, qui se prépare à en assurer le fonctionnement sans le patronat ni la CFDT.

**INFLEXIBLE**, le gouvernement n'entend pas revenir, au cœur de l'été, sur son refus d'agréer, le 24 juillet, la nouvelle convention d'assurance-chômage, conclue le 29 juin entre le patronat (Medef, CGPME, UPA), la CFDT et la CFTC. La lettre envoyée le 1<sup>er</sup> août par les signataires, pour demander à Martine Aubry et Laurent Fabius un « réexamen » de leur décision (*Le Monde* du 3 août), n'amène pas le gouvernement à changer d'analyse, explique-t-on à Matignon, où l'on considère que les arguments avancés par les partenaires sociaux à l'appui de leur requête se bornent à mettre par écrit des réactions déjà exprimées oralement le 24 juillet.

Les cinq signataires se déclarent-ils disposés à ouvrir la discussion sur les points les plus controversés du texte ? Trop tard, explique-t-on au cabinet du premier ministre, où l'on n'a guère apprécié que les mêmes responsables patronaux et syndicaux n'aient tenu aucun compte des avertissements formulés dès le 3 juin par M<sup>me</sup> Aubry et M. Fabius (*Le Monde* du 5 juin). Rejetant une conception des rapports entre démocratie politique et dé-

mocratie sociale caractérisée, au cours des derniers mois, par la « mise devant le fait accompli, les ultimatums et la politique du tout ou rien », le gouvernement se déclare toujours ouvert au dialogue, mais pas « en aval d'un projet déjà bouclé », et sous couvert de respecter quelques principes de base, rappelés par le premier ministre, mercredi 2 août à l'île de Ré. Le dossier de l'Unedic, a expliqué Lionel Jospin, doit être traité « dans le respect des partenaires sociaux à condition qu'ils ne soient pas minoritaires, et aussi dans le respect des législateurs, de ceux qui font les lois et qui ne représentent pas des intérêts particuliers ».

## ACCORD MAJORITAIRE

Pour être agréée, la convention devra donc faire l'objet d'un accord majoritaire des organisations syndicales, une précision - de taille - qui n'a pas échappé aux confédérations non signataires (CGT, FO, CFE-CGC) et, à ce titre, exclues de la gestion du futur dispositif. Tandis que la CGT réclame la réouverture des négociations, Marc Blondel, le secrétaire général de FO, ne cache pas sa satisfaction ni sa colère.

Satisfaction devant les « observations plutôt fondées du gouvernement » pour refuser de valider la nouvelle convention d'assurance-chômage ; colère face à la tentative « inacceptable » des signataires d'obtenir l'agrément du texte en ouvrant de nouvelles discussions, dans une lettre qualifiée de « non-événement ». « Le patronat, la CFDT et la CFTC ne peuvent pas défendre une position au moment de la négociation et la faire évoluer ensuite en tête à tête avec le gouvernement », affirme M. Blondel. Cela reviendrait à dire que la négociation n'a eu pour seul objet que d'écartier les autres organisations syndicales. »

Comme ce dernier, Jean-Luc Cazettes, le président de la CFE-CGC, juge lui aussi sévèrement la « tentative de justification » des cinq signataires. « Dans cette affaire », observe-t-il, le Medef aura réussi à obtenir ce qu'il souhaitait éviter au maximum : rendre l'Etat maître du jeu dans l'assurance-chômage. »

Tandis que le patronat, la CFDT et la CFTC, qui ont riposté au refus d'agrément en suspendant, le 24 juillet, leur participation aux instances de l'Unedic, ont prévu d'adopter une position définitive

le 4 septembre, le gouvernement se prépare de son côté à assurer le bon fonctionnement de l'organisme par la création d'un établissement public, géré de manière tripartite (Etat, syndicats, patronat). Cette perspective, qui mettrait fin au paritarisme « pur » (syndicats, patronat) en vigueur à l'Unedic, personne ne la souhaite mais tout le monde s'y prépare : « Je limiterai la casse, annonce M. Blondel. J'irai dans le nouveau système en rappelant que ceux qui ont détruit le paritarisme à l'Unedic, c'est le patronat et la CFDT. »

Le paritarisme, constate M. Cazettes, « n'est pas malade de cette crise, mais malade depuis un certain nombre d'années dans la mesure où les employeurs n'en respectent plus l'esprit ». Le but de la gestion paritaire, ajoute-t-il, est de préserver les « garanties collectives pour l'ensemble des salariés », alors que la tendance actuelle du Medef est « d'individualiser au maximum », tant pour l'assurance-chômage que pour les retraites, les relations entre les salariés et leurs organismes de protection sociale.

Alexandre Garcia



## RÉSULTATS DU 1<sup>ER</sup> SEMESTRE 2000

**Le Conseil d'administration de Saint-Gobain, réuni le 27 juillet 2000, a examiné les comptes consolidés estimés du Groupe pour le premier semestre 2000.**

Il s'établit à 13 780 millions d'€ (90 391 millions de F), contre 10 957 d'€ (71 873 millions de F pour la même période de 1999), en progression de 25,8%. A structure comparable, la hausse est de 12,2% en euros et de 7,6% en monnaies nationales. Les volumes de vente sont en progression sensible. Quant aux prix de vente, ils sont en légère augmentation sur l'ensemble du semestre, grâce notamment à la reprise constatée dans les branches Renforcement et Vitrage.

À 1 402 millions d'€ (9 197 millions de F), il progresse de 25,7%, et représente 10,2% du chiffre d'affaires, comme au premier semestre 1999. Hors Distribution Bâtiment, le résultat d'exploitation représente 11,1% du chiffre d'affaires contre 11% au premier semestre 1999.

Hors plus-values de cession, le résultat net s'élève à 542 millions d'€ (3 555 millions de F) contre 469 millions d'€ (3 076 millions de F) au premier semestre 1999, soit une progression de 15,6%. Rapporté au nombre total de titres émis au 30 juin 2000 (83 877 309 actions), il représente un bénéfice par action de 6,46 € (42,37 F) contre 5,39 € (35,36 F) au premier semestre 1999 (86 955 234 actions), soit

une augmentation de 19,85%. Le résultat net consolidé total est estimé à 873 millions d'€ (5 727 millions de F), en très léger recul par rapport à celui du premier semestre 1999 (882 millions d'€, soit 5 786 millions de F), compte tenu de la moindre importance, cette année, des plus-values de cession.

Compte tenu du maintien d'un bon niveau d'activité dans l'ensemble de ses métiers, le Groupe Saint-Gobain confirme, pour l'ensemble de l'année 2000, son objectif de croissance de 15% du bénéfice net hors plus values, majoré de l'effet de l'annulation de 5% du capital.

Chiffre d'affaires	13 780	90 391	10 957	71 873
Résultat d'exploitation	1 402	9 197	1 115	7 314
Charge nette de financement	(275)	(1 804)	(132)	(866)
Charges hors exploitation	(60)	(394)	(85)	(558)
Résultat courant des sociétés intégrées	1 089	7 143	929	6 094
Impôts sur les bénéfices	(484)	(3 175)	(452)	(2 965)
Résultat net de l'ensemble consolidé	960	6 297	965	6 330
Résultat net	873	5 727	882	5 786
Résultat net hors plus-values	542	3 555	469	3 076
Autofinancement	1 317	8 639	1 126	7 386
Investissements industriels	760	4 985	673	4 415
Endettement net	8 365	54 871	5 873	38 524

## Service des Relations avec les Actionnaires

Les Miroirs - 92096 La Défense cedex

Téléphone : 01 47 62 33 33 • Minitel : 3615 GOBAIN (1,01 F/mn)

Internet : <http://www.saint-gobain.com> • E-mail : [actionnaires@saint-gobain.com](mailto:actionnaires@saint-gobain.com) • Reuter : SGOB.PA

**N°Vert 0 800 32 33 33**





## RÉGIONS

L'ENVERS DU DÉCOR - 10

## Les Puces de Clignancourt indisposent parfois Saint-Ouen

Chaque année, onze millions de personnes viennent chiner dans ce marché à cheval sur Paris et sur la Seine-Saint-Denis. Depuis l'installation des chiffonniers, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, antiquaires et fripiers ont considérablement développé ce secteur

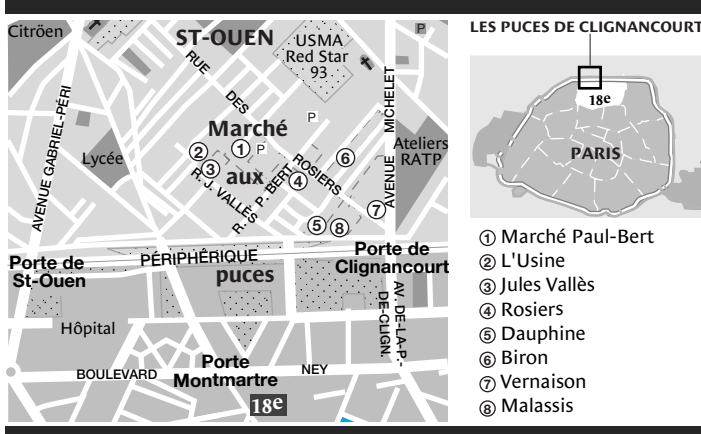
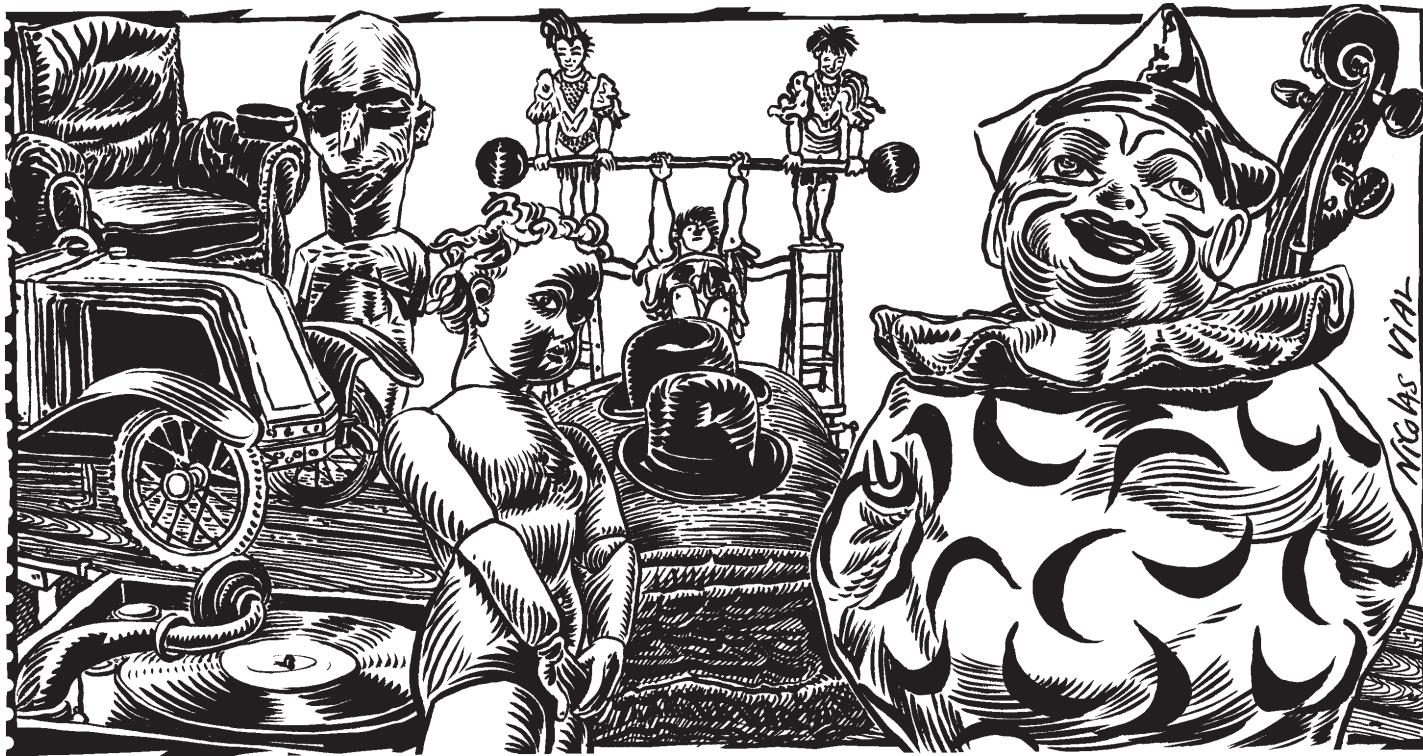
C'EST le site le plus fréquenté de Paris et de ses environs après Eurodisney et Notre-Dame. Et pourtant, malgré ses onze millions de visiteurs par an, c'est un endroit dont on serait bien en peine de donner l'adresse précise, où il n'y a ni accueil, ni plan de circulation, ni poste de secours, ni policiers en permanence, ni même de toilettes publiques. C'est un lieu qui n'est fléché nulle part puisque son nom lui-même n'est qu'un surnom : les Puces de Clignancourt sont un pied de nez au marketing commercial et touristique.

Paris compte deux grandes Puces : celles de Montreuil, au sud de la capitale, et celles que les Parisiens appellent Clignancourt, mais qui sont au bord du périphérique, à Saint-Ouen, en Seine-Saint-Denis. Premier marché d'antiquités du monde, c'est aussi un gigantesque marché de vêtements où se font et se défont les modes de la rue. Ses 3 200 marchands sont les successeurs des fouilleurs de poubelles de la capitale, chassés des rues de Paris avant chaque « pointe du jour » et relégués hors de la ville en 1860.

## UN MONDE ÉTRANGE

Ces chiffonniers, pour la plupart dûment répertoriés depuis plusieurs siècles, avaient trouvé refuge sur le glacis entre les fortifications édifiées par Louis-Philippe et les maraîchers de Saint-Ouen. Cent ans après la naissance officielle des Puces, en 1896, la banlieue n'a toujours pas accepté l'arrivée de ce monde étrange aux franges de la ville.

Saint-Ouen, qui fut une grande cité industrielle, est toujours une commune prospère : la deuxième du département pour la taxe professionnelle avec 25 000 emplois pour 40 000 habitants. C'est aussi un bastion du Parti communiste. Jacqueline Dambreville, maire depuis avril 1999, reconnaît que, « pour les habitants de la ville, les Puces ont toujours été vécues comme une contrainte, avec ses problèmes de sécurité, d'encombrement dans des rues étroites qui n'ont pas été conçues pour recevoir des camions de meubles ». Elle affirme aujourd'hui vouloir renouer le contact avec les représentants des commerçants qui font une grande partie de la réputation de sa ville. C'est qu'elle doit aussi composer avec William Delannoy, le président de l'Association de défense et de promotion des Puces de Paris-Saint-Ouen, qui devrait être



## Pratique

● **Accès.** Les lignes de bus 56, 60, 85, 95 et PC (petite ceinture), et deux lignes de métro, la ligne 4 (station Porte-de-Clignancourt) et la ligne 13 (station Garibaldi) permettent d'accéder aux Puces de Saint-Ouen. En voiture, prendre la sortie porte de Clignancourt sur le boulevard périphérique ou sur l'A1. Quatre grands parkings disposent au total de 1 125 places.

● **Repères.** Les Puces de Saint-Ouen s'étendent sur 7 hectares : des stands en plein air, et 11 km de vitrines dans les

marchés couverts. Les Puces sont divisées en douze marchés différents : Rosiers, Biron, Vernaison, Dauphine, Jules-Vallès... Les flâneurs viennent y chercher bijoux, mobilier, livres anciens, fripes, objets d'art, vendus par 2 500 antiquaires et brocanteurs et 700 marchands de vêtements. On y trouve aussi 20 bistros et 4 bureaux de change. Ces marchés enregistrent au total un chiffre d'affaires de 4 milliards de francs par an et représentent 13 000 emplois directs et indirects.

● **Entrée.** Le Marché aux puces

tête de liste (RPR) aux prochaines élections municipales. Le maire a lancé une étude et a mis en place un comité de pilotage sur l'insertion des Puces dans sa ville.

## COHABITATION DIFFICILE

Ce changement d'attitude contraste avec l'hostilité plus ou moins avouée de la municipalité depuis plusieurs dizaines d'années. En construisant systématiquement des logements sociaux sur le secteur, la ville ne pouvait qu'aggraver la cohabitation forcée entre les habitants et les 250 000 à 300 000 visiteurs des week-ends. Pas un espace libre, pas un terrain

qui ne s'empresse de préempter pour le soustraire à l'expansion des marchands. C'est ainsi que, rue des Rosiers, en plein centre des Puces, elle a racheté une ancienne usine pour en faire un hôtel industriel interdit à la brocante et aux antiquités. Sa plateforme logistique, sous-utilisée, fait rêver les transporteurs spécialisés qui se démènent dans des entrepôts minuscules.

« Les porteurs ont déjà bien du mal à faire passer leurs charrettes dans les allées encombrées, raconte l'un deux, Dominique Déroit. C'est souvent infernal de travailler, sans parler des amendes qui pleuvent pour les problèmes de stationnement. » Pour Christophe Leprince, responsable d'Alan Franklin Transport, une société britannique spécialisée dans les expéditions d'objets de valeur vers l'étranger, « il n'y a pas pire endroit que les Puces pour faire ce métier. Dès que nous voulons nous étendre, la mairie nous en empêche ».

Même une des allées du célèbre marché Paul-Bert est sous la menace de l'ouverture d'une nouvelle rue. Un terrain vague entouré de clôtures témoigne des intentions de la mairie. La ville de Saint-Ouen accueille pourtant officiellement les Puces, puisqu'elle prélève, depuis 1900, un droit de déballeage (50 francs par jour) pour tout étau

sur les trottoirs. Aux taxes sur les ordures ménagères, elle a ajouté pour les marchands une redevance pour élimination des déchets industriels lourds. Car Saint-Ouen accepte mal l'image associée aux Puces : ces chiffonniers et ces brocanteurs que la rumeur voit comme autant de voleurs et de recelleurs. Dans les années 60, l'arrivée en masse des fripiers et des surplus américains ont attiré les jeunes, plus ou moins marginaux. A suivi une cohorte de vendeurs de « fringues » plus ou moins étiquetées.

## TRADITION DU DÉBALLAGE

Il n'y a pourtant pas de problèmes sérieux de sécurité. Philippe Massoni, préfet de police de Paris, rappelait, le 26 juin, devant le Conseil de Paris, que « sur plus de 5 000 délits de voie publique dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, seuls 29 ont été commis dans le secteur parisien des Puces ». C'est pourtant encore là, avenue de la Porte-de-Montmartre, que se perpétue la tradition du déballeage sur le trottoir, malgré les patrouilles de police. Elles obligent les vendeurs à la sauvette à remballer précipitamment leurs marchandises. Rien de bien nouveau : Maurice Beys, antiquaire de père en fils depuis cinquante ans aux Puces, se souvient des ferrailleurs « qui ne payaient quasiment pas de patente ».

Longtemps cantonnées au samedi, dimanche et lundi, les Puces sont maintenant en activité toute la semaine, sauf le mardi. Le mercredi matin, vers six heures, des camions, venus de toute la France, convergent vers l'Usine, le seul marché réservé aux professionnels, ou du moins à ceux qui connaissent le marché de l'art. La marchandise passe de main en main, avec un minimum de formalités et de tractations. A ce moment-là, pas encore d'étiquette pour le prix, ni de certificat d'expertise. Les acheteurs remplissent un bon qui sera remis au transporteur. Les grossistes, qui travaillent essentiellement pour l'étranger, prennent la marchandise « dans son jus », c'est-à-dire dans l'état où elle a été achetée.

Jusqu'au vendredi, une partie des antiquaires des Puces « chinent ». Ils achètent pour leurs boutiques, souvent spécialisées dans un style particulier, mais aussi sur un coup de cœur. Tout peut être revendu en quelques heures. A chaque fois, la marchandise prend de la valeur. Avant même de se retrouver dans l'un des ateliers de restauration artisanale du quartier. Il n'y a pas de jargon particulier pour toutes ces transactions : « On parle de came pour la marchandise, on chine. Mais on ne va pas plus loin, sans doute parce que nous travaillons beaucoup avec des étrangers, explique Jacques Muntener, marchand à l'Usine. Tout au plus on dira "faire un chopin" si on a déniché l'objet rare. »

Le professionnalisme a cependant imposé sa loi. Depuis 1920, ce sont une douzaine de marchés qui ont été créés : Vernaison, Biron, Jules-Vallès et, ces dix dernières années, des bâtiments avec étages, abritant des centaines de boutiques chacun, comme Malassis ou Dauphine. Pour ce dernier, 70 millions de francs ont été investis. « Nous sommes obligés de sélectionner les locataires avec l'aide d'un expert, reconnaît Denis Géniteau, le gestionnaire du marché Dauphine. Nous ne pouvons pas nous permettre de cautionner la vente de copies ou d'objets volés. La réputation des Puces est à ce prix. »

Christophe de Chenay

FIN

## Pour tout renseignement, s'adresser au 127, avenue des Champs-Élysées

IL Y A, dans Paris, un lieu qui n'est ni Notre-Dame, ni la tour Eiffel, pas plus que le Grand Louvre, le Musée Grévin ou la place du Tertre, mais qui accueille quand même environ 900 000 visiteurs chaque année, venus de tous les points de la planète. Dans ce lieu, quarante agents multilingues peuvent réserver un hôtel, vendre un billet de spectacle, organiser un tour de la ville, conseiller un musée, donner une idée de cadeau ou changer de l'argent. Il est situé au 127, de l'avenue des Champs-Élysées, dans le huitième arrondissement. C'est l'Office du tourisme et des congrès de Paris (OTCP).

Cette PME d'une centaine de salariés dispose d'un budget de 83 millions de francs dont un tiers est consacré aux actions de promotions. Toujours côté chiffres, l'OTCP c'est 250 000 appels téléphoniques par an mais également 5,7 millions de pages consultées sur Internet, 50 000 demandes d'informations traitées par courrier, fax ou e-mail ainsi que la distribution d'un million de brochures par an. Pour Christian Mantei, directeur général

de l'OTCP, ancien de Maison de la France, l'engouement pour Paris ne faiblit pas car cette destination a nettement changé de visage au cours des trois dernières années. « Aujourd'hui, on ne parle plus de la capitale en terme de rive droite/ rive gauche. Depuis trois ans, la donnée c'est est-ouest. Et tous les voyages organisés par l'Office, tous les éductours qui ont pour but de sensibiliser les voyageurs étrangers aux charmes de la capitale sont désormais directement orientés vers l'est de la Capitale, explique-t-il. Il n'y a pas un voyage qui ne passe aujourd'hui par Bastille, Oberkampf, le Club Med World, le Musée des arts forains ou les chaix Saint-Emilion ».

## 5 000 ÉVÉNEMENTS PAR AN

Le reste du succès repose sur deux critères essentiels, reconnaît le directeur de l'Office : l'événement et l'hébergement font le pouvoir d'attraction de la capitale. Sur une année, Paris ne propose pas moins de 5 000 événements – salons, congrès, concerts et manifestations sportives – et offre plus de chambres que New York

(73 000 contre 50 000) et 9 000 restaurants. D'autres chiffres sont éloquentes : si l'on compare, les cinq premiers monuments et musées de Paris (tour Eiffel, Musée du Louvre, Cité des Sciences, Musée d'Orsay et Arc de triomphe) et leurs homologues de Londres (Madame Tussaud's, Tour de Londres, Muséum d'histoire naturelle, Musée des sciences, Musée Victoria et Albert), le rapport de fréquentation est du simple au double avec 20 millions de visiteurs pour la capitale française contre à peine 10 millions pour la britannique.

Ce potentiel, additionné à une bonne promotion, porte ses fruits : si pour les marchés proches, la destination France est la plus connue, sur les marchés lointains, Paris est un bien meilleur vecteur de communication. Au Japon, par exemple, la « marque » Paris est bien plus forte que la « marque » France. Cette suprématie se retrouve dans les statistiques : 90 % des touristes japonais passent au moins une, voire deux nuits à Paris. Et ces marchés se cultivent et s'entretiennent, explique Christian Mantei, par des roadshows et

autres workshops (réunions d'investisseurs) en direction de toutes ces clientèles potentielles.

L'année 2000 à Paris devrait être une année record après trois années de progression sensible grâce notamment à un afflux de touristes américains, canadiens et japonais qui bénéficient tous les trois d'un taux de change favorable. Même si Paris reste la ville la plus chère de la zone euro selon l'enquête semestrielle du centre de recherche britannique *Economist Intelligence Unit* (EIU), elle est passée du 7<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> rang des villes les plus chères du monde, sortant ainsi du hit-parade des dix villes les plus onéreuses depuis 1991. Londres est pour sa part la ville la plus chère de l'Union européenne.

François Bostnavaron

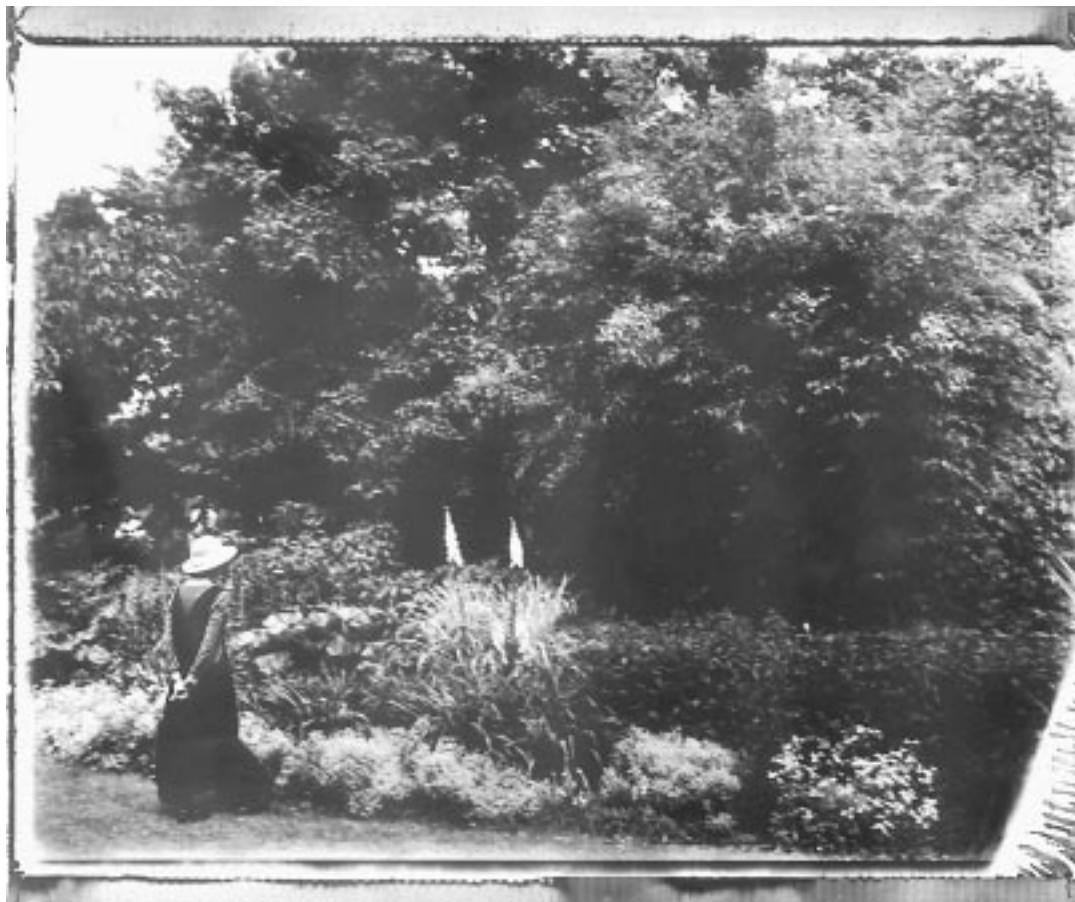
★ Office de tourisme et des congrès de Paris : Internet : [www.paris-touristoffice.com](http://www.paris-touristoffice.com) ; Minitel : 3615 ou 3617 OTPARIS (2,23 F/min.) ; Serveur vocal : 08 36 68 31 12 (2,21 F/min.).

LISEZ...

LES SÉRIES DU MONDE :  
RÉCITS, GRANDS REPORTAGES,  
VOYAGES, NOUVELLES INÉDITES  
DE « SÉRIE NOIRE ».

INTERACTIF  
tout.lemonde.fr





**C'**EST un coin de pierraille, aride et plat. Un désert de gravier, et soudain le miracle : un sentier, comme le lit d'une rivière asséchée, où exposent les couleurs, les odeurs, la vie. A l'ombre précaire des eucalyptus, des genêts et des genévriers, mille espèces se battent contre l'adversité, puisant aux tréfonds du sol l'eau que le ciel leur refuse. Lavandes, santolines, arbousiers, cistes et épines-vinettes forment des buissons moutonnants ponctués de yuccas, d'agaves et de molènes, dont les hautes tiges grises, fleuries de jaune pâle, sont autant de points d'exclamation. De ci, de là, des boules d'ail dressent leurs fragiles galaxies, disputant aux pavots, aux achillées et aux glaïeuls sauvages le violet, le bleu, le crème ou le pourpre. Au ras du sol rampe le thym mauve parmi les euphorbes, l'orpin, la saxifrage, contournant d'épaisses touffes d'herbes, stipes, fétuques, dont on se demande comment ils peuvent pousser là. Sous un soleil imperturbable, le gobe-mouches volette, guettant ses proies, dans le bourdonnement incessant des hyménoptères. Charmé, ébloui, l'odorat, la vue, l'ouïe grisés d'harmonies sèches, on se prend à rêver d'une mare, d'un puits, ces improbables trésors qui font la magie du désert.

Quelques pas, un sentier pentu derrière un chêne colonisé par un rosier exubérant, et on y est. A l'ombre fraîche des saules et des paulownias, quatre bassins s'enchaînent, peuplés de nénuphars, bordés de gunneras grands comme un homme, d'arums, de soucis des marais, d'astilbes et de lysichitons, ces étonnants lampignons translucides qui semblent baliser le parcours. L'odeur a changé, mais elle est toujours aussi forte. Ici l'humide, le frais, le croupi dominant, mêlés d'effluves luxuriants, gras, un peu décadents. On frissonne et on se dépêche de regimber sur l'autre rive, où un sentier recouvert d'écorce sèche chemine sous le couvert des grands arbres. Là règnent les fougères plumes d'autruche, les skimmias, les hydrangéas, dans un fouillis de feuilles égayé ça et là de myosotis, de digitales et de monnaie-du-pape. Entre deux troncs, une colonie orangée d'astroemeria, le lys des Incas, a proliféré et menace les hostas voisins. Petit à petit, on gagne la forêt, majestueuse et calme, une forêt de conte, habitée d'espèces inconnues, rares, d'arbres étranges, comme autant de chapelles. Entre les herbes, arums et gentianes embaument encore, tandis qu'au sol hellébore, cyclamen et anémones se préparent pour l'an prochain. Sous un chêne, un artiste a dressé son cheval.

On s'est un peu perdu. Normal, c'est fait pour ça. Derrière l'épaisse frondaison des mahonias, des cotonéasters et des bambous, on distingue une clairière. C'est le potager, entouré de serres, lui aussi peuplé d'hôtes imprévus : une clématite pourpre, un rhododendron, un érable au tronc cuirvé. Il y en a partout, jusqu'aux flancs d'une grosse caravane palissée de treillis. Tomates, salades, maïs, basilic noir, asper-

# Le domaine enchanté de Beth

**Magicienne du jardin dans un pays où le jardin est roi, Beth Chatto est l'idole des horticulteurs britanniques. Dans la plaine de l'Essex, elle compose des tapisseries subtiles où les plantes semblent pousser toutes seules, au hasard d'un chemin poétique. De l'art, tout simplement...**



ges. Des carottes percent sous une bêche. On essaie de ne rien écraser. A deux pas, la pépinière fourmille de jeunes jardiniers en tablier bleu et blanc.

Le domaine enchanté de Beth Chatto, magicienne du jardin dans un pays où le jardin est roi, est aussi une vraie PME : trente salariés, un salon de thé abrité sous une tente, des chariots de supermarché, un comptoir de vente où, avec les plantes rares, on peut acheter des livres, des cassettes vidéo, des agendas, des cartes postales. Le rêve est fini. « Je gère un vrai business », avoue-t-elle, souriante et gracieuse. Soixante-dix-sept ans et un charme intact. Silhouette gracile, amabilité un brin distraite, visage doux à l'osature délicate, Beth Chatto est une merveille et le sait. Un brin coquet, fière de son talent, sans jamais tomber dans l'orgueil ou la fanfaronnade.

Comment fait-elle ? Depuis deux heures, la question nous taraude. Comment, sur six hectares, parvient-elle à nous promener aux quatre coins du monde, au point qu'on croit sentir le souffle du désert passer sur les rives plates de l'Essex, oublier du parking, des cars et des curieux en balade, le nez collé sur les étiquettes ? Comment sait-elle composer ces tapisseries subtiles, où les espèces, les couleurs, les parfums se mêlent à profusion, sans ordre apparent et pourtant toujours harmonieux ?

**T**OUT ça sans jamais forcer le trait, avec un naturel, une adéquation parfaite à la nature, comme si les plantes avaient poussé toutes seules, au hasard des taillis, des chemins à peine tracés, pêle-mêle. La forêt est une vraie forêt, le jardin d'eau une Sologne en petit, le jardin de gravier une oasis.

Beth sourit, un peu mystérieuse. Elle n'a, dit-elle, qu'un secret : « The right plant in the right place », la bonne plante à la bonne place. En d'autres termes, l'art de choisir les espèces adaptées au milieu où elles devront croître. Les exploits

horticoles des obtenteurs, plantes géantes et couleurs inédites, les magazines et leurs formules toutes faites l'indiffèrent. Son terrain est difficile, varié, sa terre ingrate, sèche et caillouteuse sur le plateau, grasse et humide au fond du vallon, acide et mal ensoleillée sous les grands arbres. Elle y a mis les plantes *ad hoc*, a sélectionné soigneusement les meilleures variétés, dosé les couleurs et les formes, puis laissé pousser, sans entretien ou presque – les salariés se consacrent à la pépinière. Le jardin de gravier n'est pas irrigué, jamais arrosé. Pourtant, la plaine de l'Essex, au nord-est de Londres, est réputée pour sa pluviosité réduite, la plus faible du Royaume-Uni. Qu'importe, ça marche.

Beth, à l'origine, voulait enseigner. Son jardin est une leçon de jardinage grandeur nature. « Il y a toujours un problème », dit-elle. Trop d'ombre, de soleil ou d'eau, un terroir trop pauvre, une mauvaise orientation. Chez elle, jardiniers savants ou simples amateurs apprennent l'art de composer un jardin sans artifice. En triant bien, tout simplement. « Les plantes, comme les hommes, n'aiment pas qu'on les mette dans le premier trou venu. » D'ailleurs, elle ne se prive pas de conseiller, toujours prête à expliquer l'origine d'une fleur, d'un arbuste, ses différentes variétés, ses exigences, ses faiblesses, ses qualités. Pourquoi on ne peut pas associer le delphinium ou l'aster, plantes de prairies grasses, avec les feuillages gris, lavande ou santoline, voués aux terres sèches, sablonneuses. Comment les grands charbons blancs, Miss Wilmot's Ghost, candélabres hiératiques et luisants, germent tout seuls dans de bonnes conditions. Pourquoi il faut quand même surveiller, éviter les contagions intempêtes, les invasions sournoises, décider un arrachage ou une coupe avant qu'il ne soit trop tard, avant que l'harmonie soit perdue. « Une mauvaise herbe est une plante au mauvais endroit... »

Une merveille. A juste titre encensée par ses pairs, qui l'ont surnommée la « nouvelle Gertrude Jekyll »,

en référence à celle qui, au début du siècle, a révolutionné l'horticulture anglaise en lui donnant une dimension artistique. Dans un pays où le jardinage, après avoir été une nécessité puis un passe-temps, est devenu une véritable obsession, où 67 % des citoyens possèdent un morceau de pelouse, où les *flowers shops* sont presque aussi nombreuses que les salons de thé, ce n'est pas un mince compliment. Depuis son premier stand, en 1978, Beth Chatto a gagné dix médailles d'or consécutives au prestigieux Chelsea Flower Show, forum et vitrine des meilleurs végétaux, un rituel qui, depuis 1913, réunit chaque année en mai tout ce que l'horticulture britannique compte de prodiges. Et la Royal Horticultural Society lui a décerné la médaille Vic-

tre, émue, les photos. Fils d'éditeurs célèbres, il était, depuis l'enfance, passionné par l'origine des plantes, leur milieu naturel. C'est de ses recherches, jamais publiées, que Beth a tiré cette connaissance intime des espèces qui fait son secret. Son deuxième professeur était un peintre, Sir Cedric Morris, dont le jardin, bourré d'espèces rares, était pour elle une « île au trésor ». De lui, elle a appris l'art de la composition, comment mêler les couleurs, les parfums, bâtir une architecture végétale, plus éphémère mais combien plus belle que tous les artifices du monde. Dans son salon moderne, très simple, bourré de livres, de bouquets séchés et de fauteuils profonds, trône en bonne place un de ses tableaux : des toits s'y chevauchent sur fond de ciel bleu, formant un triangle irrégulier dominé par la flèche d'un clocher. « Inconsciemment, il m'a beaucoup inspiré », explique-t-elle. Je cherche toujours à recréer ce triangle. »

**L**A terrasse est minuscule, ombragée, délicieusement parfumée. Sur un mur grimpe un pied d'aristoloche aux larges feuilles vert tendre, qui se mêle aux fuchsias et aux daphnés – dites « bois joli ». En face, une clématite Betty Carling rivalise avec une vrille de pois de senteur Edora, dont les doubles corolles, bleues d'un côté, pourpres de l'autre, embaument. Plus loin, un jasmin, quelques hostas aux larges feuilles argentées, un pittosporum, et le tour est joué. « Un simple petit morceau de plantation, sourit-elle. C'est joli. Si je n'avais que ça, je referais exactement la même chose... »

« Certains jardiniers sont tellement obsédés par la perfection qu'ils ne prennent même pas le temps de s'arrêter, juste pour absorber l'atmosphère. J'ai de la musique dans la tête, quand je plante »

**Beth Chatto**

toria, récompense suprême, tandis que l'université de l'Essex la nommait docteur honoraire pour services rendus à l'horticulture. Cette célébrité l'étonne encore.

Elle n'a jamais eu l'ambition de devenir une grande hortultrice. Son jardin, au départ, elle l'a fait pour elle, un peu à l'instinct. En 1960, lorsque la maison a été construite, il était tout petit. Un morceau de pente trop sèche au rebord d'un vallon trop humide, quelques beaux arbres noyés dans les broussailles. « Faire un jardin, c'est comme jeter une pierre dans l'eau, dit-elle, tout grandit, s'élargit petit à petit. » Elle a appris doucement sous la houlette de deux précieux mentors. Son mari, Andrew Chatto, décédé l'an dernier, dont elle mon-

Son premier chef-d'œuvre s'étagé à deux pas. C'est un jardin méditerranéen qui dégringole en pente douce autour d'un escalier de pierre irrégulier, seul artifice du domaine. Lavandes, santolines, thym, cyprès, cistes, genêts, c'est beau, simple, pas spectaculaire pour un sou, mais souverain. Il faut bien regarder pour découvrir des merveilles : tapi au ras du sol, un orpin vert sombre décrit des tresses serrées, ponctuées du jaune vif de légères capucines. Un tableau abstrait digne des plus grands. « Ça, c'est un peu difficile à réussir », admet-elle sobrement.

De ce petit jardin d'agrément a découlé tout le reste. Sans gros moyens au départ. En 1968, l'exploitation fruitière gérée par son mari

avait été vendue, ainsi que la plupart des terrains alentour. Restait un hectare et demi autour de la maison, où Beth décida de créer une modeste pépinière. Membre du club horticole de Colchester, la ville voisine, elle avait compris que ses plantes, pour la plupart originaires du Sud, passaient pour très originales au royaume du rosier et de la *mixed border*. Lentement, le succès se construisit, d'abord par le bouche à oreille. « C'est très long de devenir connu. » Puis via la presse, enthousiasmée par son stand à Chelsea. C'était en 1978, elle s'en souvient encore : « Dans la camionnette transportant mes pots, mon cœur battait d'appréhension. » Sous la marquise, elle recrée un microcosme de jardin, une association subtile de plantes banales, plutôt qu'une exposition de plantes vedettes. Le public est enthousiaste. Elle gagne sa première médaille, en argent. L'or suivra pendant dix ans, avec la gloire. Petit à petit, la pépinière grossit, comme le jardin. Beth rachète morceau par morceau les terrains vendus, embauche, écrit des livres. A l'écouter, ça paraît tout bête.

Aujourd'hui, la foule envahit tous les jours le jardin. Jeunes et vieux, groupes ou solitaires, peintres, botanistes, c'est un incessant va-et-vient autour de la maison. Elle aime partager, comme un artiste fier de ses œuvres. « Même si je n'avais pas besoin de gagner de l'argent, je n'aimerais pas rester là avec un beau jardin pour moi toute seule », assure-t-elle. Mais ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est créer, défricher un nouvel arpent de terre, imaginer, sélectionner, rêver autour d'une plante nouvelle jamais essayée. « Depuis trente ans, la fièvre ne m'a pas quittée. » Soudain elle s'arrête, un doigt sur les lèvres. Une mélangée s'est posée à un mètre et picore tranquillement dans la mangeoire. Beth revendique le « jardinage poétique », le droit à la sérénité. « Certains jardiniers sont tellement obsédés par la perfection qu'ils ne prennent même pas le temps de s'arrêter, juste pour absorber l'atmosphère, remarque-t-elle gravement. J'ai de la musique dans la tête quand je plante... »

**Véronique Maurus**  
Photo Sarah Moon

★ *Beth Chatto's Gravel Garden*, éd. Frances Lincoln, 4, Torriano Mews, Torriano Ave., Londres NW5 2RZ, 192 p.

★ *Le Jardin, notre double*, dirigé par Hervé Brunon, éd. Autrement, coll. « Mutations », n° 184, 296 p., 120 F.

★ *Le Jardin anglais de Vita Sackville-West*, de Tony Lord, éd. Albin Michel, 168 p.

Prochain article :  
Le paradis perdu de M. François







VALEURS EUROPÉENNES

L'action de la Deutsche Bank a abandonné 2,55 %, à l'issue de la séance de Bourse jeudi 3 août, pour clôturer à 95,50 euros malgré l'annonce d'un bénéfice semestriel en forte hausse.

ment reculé, jeudi, à la Bourse de Londres. Le fabricant de puces pour téléphones portables ARM Holdings a cédé 12,1 %, à 631 pence.

Le titre Fiat a perdu 1,36 %, jeudi, à 26,79 euros, après la publication des chiffres de ses immatriculations au mois de juillet : 83 500 véhicules, contre 78 443 en juillet 1999.

L'action du groupe de produits ménagers britannique Reckitt Benckiser a gagné 0,9 %, à 762 pence, jeudi, après l'annonce de la vente de plusieurs activités non stratégiques pour 80 millions de livres.

Table of market movements for 04/08, showing changes in points and percentages for various indices like DJ E STOXX AUTO P.

AUTOMOBILE

Table listing automotive stocks such as AUTOLIV SDR, BASF AG, BMW, and their respective market values.

BANQUES

Table listing bank stocks such as ABBEY NATIONAL, ABN AMRO HOLDING, and their respective market values.

CONSTRUCTION

Table listing construction stocks such as ACCIONA, AKTOR SA, and their respective market values.

PRODUITS DE BASE

Table listing basic products stocks such as ACERIALIA, ACERINOX R, and their respective market values.

CHIMIE

Table listing chemical stocks such as AIR LIQUIDE, AKZO NOBEL NV, and their respective market values.

CONGLOMÉRATS

Table listing conglomerate stocks such as CGIP, CHRISTIAN DIOR, and their respective market values.

TÉLÉCOMMUNICATIONS

Table listing telecommunications stocks such as EIRCOM, BRITISH TELECOM, and their respective market values.

ÉNERGIE

Table listing energy stocks such as BG, BP AMOCO, and their respective market values.

SERVICES FINANCIERS

Table listing financial services stocks such as 3I, ALMANIJ, and their respective market values.

CONSUMATION CYCLIQUE

Table listing cyclical consumption stocks such as ACCOR, ADIDAS-SALOMON, and their respective market values.

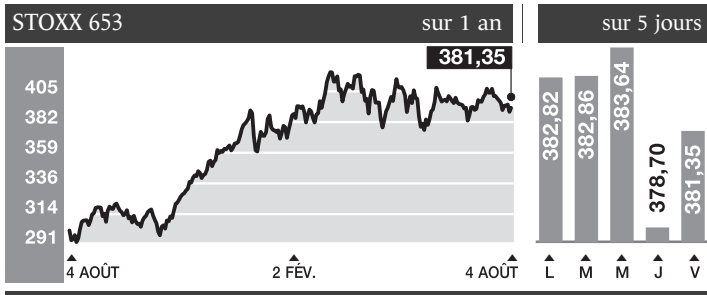


Table of stock prices under the heading 'ALIMENTATION ET BOISSON', listing companies like ALLIED DOMECO, ASSOCIAT BRIT F, and their market values.

PHARMACIE

Table of stock prices under the heading 'PHARMACIE', listing companies like ALTANA AG, ASTRAZENACA, and their market values.

BIENS D'ÉQUIPEMENT

Table of stock prices under the heading 'BIENS D'ÉQUIPEMENT', listing companies like ABB N, ADECCO N, and their market values.

Advertisement for 'Le Monde' magazine featuring the text 'Chaque jeudi avec Le Monde DATE VENDREDI' and 'LE MONDE DES LIVRES'.

ÉNERGIE

Table of stock prices under the heading 'ÉNERGIE', listing companies like BG, BP AMOCO, and their market values.

SERVICES FINANCIERS

Table of stock prices under the heading 'SERVICES FINANCIERS', listing companies like 3I, ALMANIJ, and their market values.

CONSUMATION CYCLIQUE

Table of stock prices under the heading 'CONSUMATION CYCLIQUE', listing companies like ACCOR, ADIDAS-SALOMON, and their market values.

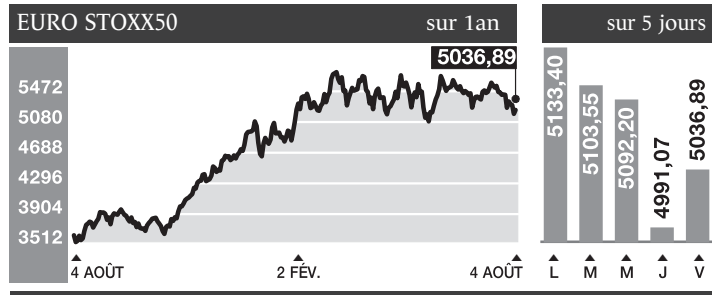


Table of stock prices under the heading 'ASSURANCES', listing companies like AEGIS GROUP, AEGON NV, and their market values.

BIENS DE CONSOMMATION

Table of stock prices under the heading 'BIENS DE CONSOMMATION', listing companies like AHOLD, ALTADIS-A, and their market values.

MEDIAS

Table of stock prices under the heading 'MEDIAS', listing companies like B SKY B GROUP, CANAL PLUS, and their market values.

EURO NOUVEAU MARCHÉ

Table listing stocks on the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' such as AIRSPRAY NV, ANTONOV, and their market values.

BRUXELLES

Table listing stocks in 'BRUXELLES' such as ARTHUR, AVINIPCO HLD CT, and their market values.

FRANCFORT

Table listing stocks in 'FRANCFORT' such as UNITED INTERNET, AIXTRON, and their market values.

★ CODES PAYS ZONE EURO
FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne
IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande
LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche
FI : Finlande - BE : Belgique.

VALEURS FRANÇAISES

● L'action Bouygues s'inscrivait en hausse de 3,77 %, à 63,3 euros, vendredi 4 août en début de séance. La société a accru son chiffre d'affaires de 20 % au premier semestre, à 8,69 milliards d'euros, et prévoit pour l'ensemble de l'année un chiffre d'affaires « sensiblement supérieur », à 18 milliards d'euros. Les ventes de Bouygues Telecom ont augmenté de 69 % sur cette période, à 487 millions d'euros.

● Le cours de Bourse de Valeo gagnait 1,62 %, à 53,2 euros, vendredi matin. Le groupe français a annoncé un protocole d'accord avec l'américain Textron pour créer le leader mondial dans les domaines des modules de cockpits automobiles.

● Le titre Pechiney progressait de 1,14 %, à 48,95 euros, vendredi en début de journée. Le gouvernement vénézuélien a sélectionné la société française pour un important contrat destiné à accroître de 15 % la production d'une usine appartenant à l'Etat. Les détails de l'accord entre les deux parties doivent encore être négociés.

● L'action Vivendi Environnement s'inscrivait en repli de 1,42 %, à 35,5 euros, dans les premières transactions vendredi, après l'annonce par cette filiale du groupe Vivendi d'une hausse de 41,3 % de son chiffre d'affaires au premier semestre 2000, à 12,1 milliards d'euros.

RÈGLEMENT MENSUEL

VENDREDI 4 AOÛT

Cours relevés à 9 h 57

Liquidation : 24 août

Table of French stock market data including columns for 'Précédent en euros', 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Valeur nominale (1)'. Lists various companies like BNP PARIBAS, AIR LIQUIDE, and ALSTOM.

Table of French stock market data (continued) listing companies like BIC, BNP PARIBAS, BOLLORÉ, and others with their respective prices and changes.

Table of French stock market data (continued) listing companies like GUYENNE GASCOGNE, HAVAS ADVERTISING, and others with their respective prices and changes.

Table of international stock market data with columns for 'Précédent en euros', 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Valeur nominale (1)'. Lists companies like THOMSON MULTIMEDIA, TOTAL FINA ELF, and others.

International

Table of international stock market data (continued) listing companies like AMERICAN EXPRESS, A.T.T., and others with their respective prices and changes.

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES

1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; # contrat d'animation; o = offert; d = demandé; † offre réduite; ‡ demande réduite; ◆ cours précédent.

DERNIÈRE COLONNE RM (1) :

Lundi daté mardi : % variation 31/12; Mardi daté mercredi : montant du coupon en euros; Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon; Jeudi daté vendredi : compensation; Vendredi daté samedi : nominal.

NOUVEAU MARCHÉ

JEUDI 3 AOÛT

Cours relevés à 18 h 07

Table of new market data with columns for 'Valeurs', 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille'. Lists companies like ABEL GUILLEM, AB SOFT, and others.

Table of new market data (continued) listing companies like CEREP, CHEMUNEX, and others with their respective prices and changes.

Table of new market data (continued) listing companies like OLITEC, OPTIMA DIREC, and others with their respective prices and changes.

Table of new market data (continued) listing companies like ALLEN TV, APRIL S.A., and others with their respective prices and changes.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 3 août

Table of SICAV and FCP data with columns for 'Émetteurs', 'Valeurs unitaires', 'Date cours'. Lists companies like AGIPI, BNP PARIBAS, and others.

Table of SICAV and FCP data (continued) listing companies like ÉC. MONÉT, ÉCUR. OBLIG, and others with their respective prices and changes.

Table of SICAV and FCP data (continued) listing companies like EPARCIC, EUROCL LEADERS, and others with their respective prices and changes.

Table of SICAV and FCP data (continued) listing companies like INTERSÉLECTION FR. D., SÉLECT DÉFENSIF C., and others with their respective prices and changes.

Table of bank and asset management data with columns for 'Banque Populaire Asset Management', 'CDC Asset Management', and 'Caisse d'Épargne'. Lists various financial products and their values.

Table of bank and asset management data (continued) listing companies like CREDIT AGRICOLE, INDOCAM, and others with their respective prices and changes.

Table of bank and asset management data (continued) listing companies like AMPLITUDE AMÉRIQUE, AMPLITUDE EUROPE, and others with their respective prices and changes.

Table of bank and asset management data (continued) listing companies like AMPLITUDE MONDE, AMPLITUDE PACIFIQUE, and others with their respective prices and changes.

LÉGENDE

★ Hors frais. ★★ A titre indicatif. \* Part div. par 10 au 5/9/99.













## UNE SEMAINE D'ÉTÉ AVEC BRUNO GANZ

PAR RUTH WALZ

### LE SOULAGEMENT

Bruno Ganz retrouve le sourire qui lui va si bien. Il sort de l'hôpital de Hanovre où il a été soigné après sa chute.

Bruno Ganz est le plus grand comédien de langue allemande. Sa grâce de clandestin et sa voix au seuil de l'éternité lui ont valu de jouer au cinéma pour Wim Wenders ou Theo Angelopoulos, et au théâtre avec Klaus Michael Grüber notamment. En septembre 1999, il a commencé à répéter *Faust*, à Hanovre, sous la direction de Peter Stein, qui est le premier à mettre en scène l'intégrale du grand œuvre de Goethe – soit vingt-trois heures de représentation. Mi-juin, Bruno Ganz est tombé d'un décor. Il a dû renoncer à jouer lors de la création de la pièce à Hanovre, qui a eu lieu le 22 juillet. Il sera sur pied pour les représentations de Berlin, en novembre.

# Le Festival de Locarno met le cap sur les Orient

Locarno/Cinéma. Après le faux pas, en ouverture, de « X-Men », adaptation d'une célèbre BD trahie par un prologue « politiquement correct », la manifestation tessinoise table sur les cinémas russe et chinois

LOCARNO  
de notre envoyé spécial

La gloire et le défi du Festival de Locarno, dont la cinquante-troisième édition se tient du 2 au 12 août, consistent à chercher les hypothétiques points de rencontre entre des objets cinématographiques appartenant à des continents – géographiques, mais aussi stylistiques ou thématiques – réputés si éloignés que rien ne pourrait les relier. Une bonne part du travail du directeur du Festival, Marco Müller, a consisté depuis dix ans à chercher, parfois à inventer, des passerelles entre les films, y compris les productions lourdes en provenance de Hollywood, lorsqu'il est possible d'y détecter des complicités plus ou moins secrètes avec les approches plus personnelles du cinéma dont Locarno est l'une des plus belles vitrines internationales.

La cohérence éditoriale seule garantit que cette ouverture ne se transforme pas en étalage hétéroclite sans autre raison que l'opportunité. On cherche en vain la cohérence qui a fait choisir *X-Men* (dont la sortie en France est annoncée pour le 16 août), de Bryan Singer, qui a eu l'honneur d'ouvrir les festivités sur la piazza Grande, après qu'il ait été saluée la mémoire de Giuseppe Buffi, le nouveau président de la manifestation, mort brutalement le 20 juillet.

L'adaptation de la bande dessinée (d'ailleurs excellente), naguère éditée par le Marvels Comics Group, s'avère une mollassonne mise en images animées de conflits intérieurs plus simplistes que dans la BD (une rareté) et de bagarres moins spectaculaires que lorsqu'elles étaient imprimées, pourtant assez mal, dans les petits fascicules en couleur édités sous l'égide de Stan Lee (une gageure).

Le peu de tonus dans la représentation des aventures des gentils mutants, confrontés à la fois à l'hostilité des humains et à l'agressivité des méchants mutants, serait péché véniel si Singer et ses scénaristes n'avaient éprouvé le besoin d'ajouter à l'histoire un prologue qui prétend expliquer le cynisme de Magneto, le chef des méchants, par son enfance à Auschwitz. Typique d'une dérive actuelle effectuée

sous les auspices politiquement corrects du devoir de mémoire, cette utilisation de la Shoah comme gadget scénaristique, directement issue du recyclage par Hollywood de ce thème depuis *La Liste de Schindler*, ajoute à un spectacle lourd d'une assez répugnante fausse note.

Le festivalier avisé pouvait s'épargner cette fausse note en commençant de suivre la rétrospective « Une autre histoire du cinéma soviétique ».

## Des réalisations qui témoignent que le cinéma asiatique n'est pas nécessairement imprégné d'orientalisme

Dès ses premiers titres (*Eh, petite pomme...*, *La Prostituée*, *Son Chemin*, *Tanka la tenancière*, *La Maison morte*, *La Boîte à musique*, *La Dot de Zuzuna* comblaient les espoirs suscités par le programme composé par Naoum Kleiman et Bernard Eisenschitz) (*Le Monde* du 1<sup>er</sup> août), et au-delà : invention, impertinence, complexité narrative et idéologique, beauté formelle, mais aussi humour, sensualité et sens graphique avaient de quoi ravir ceux qui se lançaient dans cette exploration. Plus on voit ces films, mais aussi plus on en rate, plus s'impose l'impérieuse exigence que ce programme soit prochainement repris pour être présenté au public français.

Judi 3, premier jour plein de la manifestation et « journée programmatique » supposée annoncer l'esprit du Festival, selon Marco Müller, annonçait surtout la forte présence des cinématographies asiatiques, une constante tessinoise à nouveau revendiquée par le directeur, qui appelait les créateurs et amateurs d'images à se ressourcer en tournant leurs regards « vers les Orient ». Outre le diptyque *Le*

*Puits-Le Vol de l'abeille*, du réalisateur tadjik Djamshed Usmonov, héritier un peu vert de la grande école soviétique, les orient, le premier jour, étaient surtout représentés par la Chine, avec deux films en compétition. Deuxième long métrage du cinéaste indépendant de Chine populaire Lu Xue-chang, *A Lingering Face* participe de l'une des pistes suivies, souvent à juste titre, par Locarno depuis au moins une décennie : montrer des réalisations qui témoignent que le cinéma asiatique n'est pas nécessairement imprégné d'orientalisme, et que des cinéastes ont su appréhender, par leur style autant que par leurs sujets, l'occidentalisation des sociétés extrêmes-orientales.

Malheureusement, cette histoire d'un jeune homme velléitaire qui, après avoir été témoin passif d'un viol et peut-être d'un meurtre, va prendre peu à peu son destin en main accumule les effets chocs et les grosses astuces de scénario. Il témoigne de ce que la Chine n'est pas plus que les autres pays du monde épargnées par le téléfilm tape-à-l'œil et moralisateur. Très différent est l'autre film, en provenance de Hongkong, et complétant la trilogie consacrée à l'ex-colonie britannique par Fruit Chan, après les très réussis *Made in Hongkong* (1998) et *The Longest Summer* (1999). Son *Petit Cheung* avait été attendu en vain sur la Croisette au mois de mai, son arrivée sur les bords du lac Majeur confirme l'intérêt soulevé par ce réalisateur de quarante et un ans.

Situé dans un quartier populaire du territoire durant les mois précédant la rétrocession à la Chine, le film est une chronique picaresque construite à partir du regard d'un gamin de neuf ans. Autour de lui, son père, qui tient une échoppe et exige le silence sur son fils aîné, qu'il a renié, la nounou philippine, la grand-mère, la copine fille de Chinois continentaux clandestins ou la bande de voyous du coin composent une série de portraits croqués avec finesse et vivacité, évoquent un univers traversé de multiples courants mais voué à l'adoration d'un dieu unique : l'argent.

Jean-Michel Frodon

## Le paquebot immobile de Saint-Nazaire

Saint-Nazaire/Expositions. Dans l'ancienne base sous-marine allemande, « Escal'Atlantique » invite à une croisière virtuelle, des steamers du XIX<sup>e</sup> siècle au « France » des années 60

**ESCAL'ATLANTIQUE.** Base sous-marine, boulevard de la Légion-d'Honneur, Saint-Nazaire (44). Tél. : 0810-888-444. Tous les jours, de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 heures. De 60 F (9,15 €) à 75 F (11,43 €), avec la navette du port et une entrée à l'écomusée. Le Pass'Port (de 135 F à 170 F [20,58 € à 25,92 €]), valable une semaine, permet de visiter en plus le sous-marin et les chantiers navals ou l'Aérospatiale. Toute l'année.

SAINT-NAZAIRE  
de notre envoyé spécial

Saint-Nazaire revit. Le carnet de commande des Chantiers de l'Atlantique n'a jamais été aussi plein. Et la perspective du nouvel Airbus A3 XX donne des ailes à l'industrie aéronautique qui est implantée ici. Pourtant la ville fait un pari complémentaire : celui du tourisme industriel. Le port illuminé par Yann Kersalé se visite le soir, les chantiers de construction navale et l'Aérospatiale, le matin. On peut consacrer son après-midi à l'Espadon, le sous-marin français ancré près de l'écluse fortifiée, à l'écomusée du Petit-Maroc ou à Escal'Atlantique, l'exposition permanente qui occupe deux alvéoles de l'ancienne base sous-marine allemande.

Cette base est un monstre : 400 000 m<sup>3</sup> de béton, 4 hectares au sol, 300 mètres de façade, 18 mètres de haut. C'était une barrière infranchissable qui coupait la

ville de son port, un repoussoir. Elle est en passe de devenir un lieu d'attraction. Elle a d'abord été percée pour que le nouveau centre-ville puisse découvrir la mer. Ensuite, à l'intérieur du bâtiment, sur 3 500 m<sup>2</sup>, François Confino et François Seigneur ont glissé une exposition-spectacle. Les deux hommes ont imaginé un parcours évoquant l'âge d'or des paquebots. Cette évocation a une double légitimité : c'est à Saint-Nazaire que furent construits, entre autres, le *Normandie* et la *France*, ces navires mythiques ; la base sous-marine est implantée sur l'ancienne gare maritime, point de départ des passagers pour les Antilles et l'Amérique centrale. Désormais, les vacanciers de La Baule ou de Pornic, les stations balnéaires voisines, peuvent se donner l'illusion d'embarquer à bord d'un de ces palaces flottants.

### DÉDALE DE COURSIVES

Le principe retenu est celui de Cités-Cinés, l'exposition montée avec succès au parc de La Villette en 1987. Un décor en trois dimensions où le visiteur se promène à son rythme, ponctué par un certain nombre d'écrans de cinéma où des séquences filmées sont projetées en boucle. Le principe était si simple et si efficace qu'on a tenté de le décliner avec d'autres programmations. Ce fut presque toujours une déception et un échec. Même Cités-Cinés II réalisée en 1995. Ici, surprise, la magie de La Villette se renouvelle.

Le paquebot est un lieu clos, une ville complète ramassée dans un espace réduit, un dédale de coursives et de couloirs où l'on se perd. Un *no man's land* où le temps est suspendu pour la durée du voyage. La fiction de cet univers artificiel s'est parfaitement adaptée à cet espace aveugle, occupé par une armée de décors en trompe-l'œil, où on finit par ne plus savoir où sont le haut et le bas. Les amples volumes de l'ancienne base se prêtent à merveille aux reconstitutions monumentales – la coque du navire que l'on franchit en arrivant, la salle des machines. Les époques et les styles se téléscopent, on passe du steamer du XIX<sup>e</sup> siècle au *France* des années 60, et de l'entrepont des émigrants au luxe des premières classes. Les copies soignées voisinent avec un authentique mobilier – le piano du *Liberté*, un panneau du *Normandie*, signé Jean Dunant.

Le son, les odeurs, les effets cinématographiques – le quai qui s'éloigne au moment du départ, vieille illusion d'optique à laquelle on se laisse toujours prendre –, tout concourt au dépaysement et au voyage dans le temps. Les films projetés sur grand écran ou sur timbres-poste (des fonds d'assiettes) apportent la magie, la mémoire (les célébrités qui ont emprunté le paquebot) et un clin d'œil supplémentaire (la célèbre cabine archibondée des Marx Brothers, Louis de Funès égaré à bord du *France*).

Enfin, pour ajouter à la confusion, des comédiens-animateurs vont à la rencontre des visiteurs-passagers qui peuvent ainsi s'adresser au commandant, au barman, au steward ou à une vraie-fausse passagère pour avoir des renseignements complémentaires. La fin de la visite, qu'il ne faut pas révéler, est une petite merveille. Il est alors temps de monter dans une véritable embarcation pour traverser un vrai port, histoire de visiter une autre exposition, temporaire celle-là : « Naissance des géants des mers ».

Emmanuel de Roux



**PARIS QUARTIER D'ÉTÉ**  
15 juillet - 14 août

le festival de l'été parisien  
renseignements 01 44 94 98 00  
billetterie FNAC 0803 808 803

**LA VENGEANCE DE GUI-YING**  
TRUPE D'OPÉRA DE TAIWAN

• du 7 au 10 août à 22 h  
COUR DU PALAIS ROYAL  
100 F / 80 F

## L'art du Meccano en piste

Paris/Cirque. Dans « Calcinculo », une troupe d'acrobates construit un échafaudage de manège

**CALCINCULO.** Par la compagnie FERIA Musica. Mise en scène : Dirk Opstaele. Direction musicale : Benoît Louis. Grande Halle de la Villette, Espace Charlie-Parker, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Porte-de-Pantin. Tél. : 01-40-03-75-75. Du mercredi au samedi, à 20 heures ; le dimanche, à 16 heures. 90 F et 110 F (13,72 € et 16,77 €). Durée : 1 h 15. Jusqu'au 9 septembre.

La construction d'un Meccano géant peut-il faire l'objet d'une heure dix de spectacle, fût-il de cirque ? « Oui », répond sans l'ombre d'un doute la compagnie belge FERIA Musica. Sa nouvelle pièce *Calcinculo*, mise en scène par Dirk Opstaele, s'articule autour de l'assemblage d'une quinzaine de poutrelles métalliques pour ériger une sculpture toute de guingois comme un jeu de mikado. Ajoutez-y un système de cordes et de poulies à donner le tournis et vous aurez une idée du piège dans lequel les neuf interprètes, dont certains sont équipés de baudriers d'alpinistes, voltigent.

Plusieurs sont équipés de baudriers de varappe pour accomplir ce qui ressemble à un travail de force. En italien, *calcinculo* signifie littéralement « coup de pied au cul » et désigne un manège circulaire composé de balançoires. Le plaisir de la chose consiste alors à donner des coups de pied dans le siège du voisin pour l'envoyer valdinguer le plus loin possible.

Mis à plat, le propos de *Calcinculo*

semble un peu mince et la fin prévisible dès l'ajustement du premier boulon. Il n'empêche qu'au fil de l'édification, on se laisse prendre par la beauté de cette architecture (bleues, les poutres ; rouges, les cordes) dont on mesure point par point la progression. Quand les poutrelles se dressent et tournoient dans l'espace, elles composent un mobile : voltige par-ci, acrobaties aériennes par-là, trapèze ballant ou superbe prestation au mât chinois (par Régis Leroy, qui glisse tête en bas jusqu'au sol à toute vitesse), les numéros habillent le chantier comme les guirlandes un sapin de Noël.

Parfois, on croirait voir un peuple de bâtisseurs, vivant en hauteur et sautant de poutre en poutre comme Tarzan va de liane en liane. S'agit-il bien toujours de cirque ? Certains intermédiaires vaguement dansés ou séquences censées être drôles (bing, aïe, ça fait mal de recevoir une poutre sur les pieds !) font remplissage sans faire illusion pour autant. Mais la fougue juvénile des danseurs-acteurs-acrobates emporte l'adhésion.

La musique, jazz-rock atmosphérique servi par un orchestre de six musiciens, sature l'espace, englobant le public dans la même bulle que les acteurs. De telle sorte qu'il se retrouve vite partie prenante de l'entreprise et charmé de l'enchevêtrement métallique qui dresse bientôt sa silhouette majestueuse sur le plateau. Le travail est fini. Prochaine étape avec grue et casques de sécurité.

Rosita Boisseau





# « Vache folle » : les épidémiologistes britanniques s'alarment du nombre croissant des victimes humaines

Selon une étude publiée par « The Lancet », le dernier bilan fait état de 69 morts

LES SPÉCIALISTES britanniques en charge de la surveillance de l'épidémie de la variante de la maladie de Creutzfeldt-Jakob (vMCJ) ne cachent plus leur inquiétude : cette affection neuro-dégénérative toujours mortelle due à la transmission par voie alimentaire de l'agent de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB ou maladie de la « vache folle ») est, selon leurs dernières observations, en « réelle augmentation » au Royaume-Uni. Telle est la conclusion des recherches publiées dans le prochain numéro du *Lancet* (daté du 5 août) par un groupe d'épidémiologistes dirigé par le docteur Robert G. Will, chef de l'unité nationale britannique de surveillance de la MCJ (Western General Hospital, Edimbourg).

Le bilan, établi fin juin par les spécialistes britanniques fait état d'un total de 75 personnes, le plus souvent jeunes, victimes de vMCJ parmi lesquelles 69 ont d'ores et déjà trouvé la mort. Dans 59 cas le diagnostic de vMCJ a pu être officiellement confirmé à partir de l'analyse des tissus cérébraux prélevés *post mortem*. Le nombre des nouveaux cas (ou incidence) de cette maladie apparue en 1994 progresse en moyenne de 23 % par an depuis 1994, les taux de décès augmentant quant à eux, annuellement, de 33 % depuis 1995. « Compte tenu du fait que les cas, dont les premiers symptômes sont apparus en 1999 et en l'an 2000, ne seront identifiés que dans les

mois à venir, le nombre de nouveaux cas va clairement augmenter annuellement », prévoient les spécialistes britanniques qui observent que quatorze personnes sont déjà mortes des conséquences d'une vMCJ variant durant le premier semestre 2000 contre dix-huit pour toute l'année 1998.

Le docteur Will et ses collègues ne pensent pas que le phénomène qu'ils observent puisse résulter d'une amélioration de la surveillance épidémiologique de cette nouvelle maladie. « Nous estimons que nos résultats sont le reflet d'une réelle augmentation de l'incidence de la vMCJ au Royaume-Uni, expliquent-ils. Un tel phénomène est, clairement, un sujet de préoccupation, même si nous devons insister sur le fait que le nombre absolu des cas est faible. Nous ne pouvons pas dire combien de temps la tendance actuelle à l'accroissement continuera et, par conséquent, prédire quel sera le nombre des cas à venir. »

## RÉDUIRE L'INCERTITUDE

Il y a quatre ans, après l'annonce faite par le gouvernement britannique que l'agent de l'ESB pouvait contaminer l'espèce humaine, plusieurs hypothèses hautement alarmistes évoquaient que l'épidémie de vMCJ ferait de millions, sinon des dizaines de millions de victimes britanniques. Depuis plusieurs travaux ont été menés qui, à partir de paramètres aussi objectifs que possibles,

ont cherché à réduire les vastes marges d'incertitude qui demeurent face à cette maladie émergente dont la physiopathologie est encore très mal connue.

Le travail le plus sérieux dans ce domaine est, sans conteste, celui qui a été publié dans les Comptes rendus de la Société royale britannique de biologie et dont les conclusions avaient été reprises au début de cette année dans l'hebdomadaire britannique *New Scientist* (daté du 22 janvier). Ce travail d'épidémiologie statistique, signé d'un groupe de chercheurs dirigés par le professeur Roy M. Anderson (Wellcome Trust, université d'Oxford) a été à partir d'un modèle mathématique informatisé intégrant de multiples données comme les caractéristiques de l'évolution de l'épidémie de « vache folle », les très longues durées d'incubation des maladies à prions et les quantités massives de viande contaminée consommées dès les années 80 par la population britannique.

Le professeur Anderson estimait, au moment où il avait effectué ses calculs que, si le nombre des cas de vMCJ recensés en Grande-Bretagne devait être supérieur à 15, l'épidémie pourrait faire au total dans ce pays 500 000 victimes ; voire beaucoup plus si certains des paramètres initiaux devaient, avec le temps, se révéler étonnés.

A l'inverse le spécialiste d'Oxford et ses collaborateurs estimaient que

si le nombre des cas ne devaient pas augmenter de manière notable durant les années 1999 et 2000 on pouvait raisonnablement tabler une « hypothèse basse » de 14 000 victimes. On devait, en 1999, recenser 17 cas de vMCJ et le bilan pour le seul premier semestre de 2000 est déjà de 14 cas. Tout indique donc que l'on se situe aujourd'hui dans la moins favorable des deux hypothèses construites par le professeur Anderson. Ce dernier devrait prochainement fournir une version actualisée de ses résultats.

Inquiètes devant l'évolution de la situation épidémiologique, les autorités britanniques ont depuis plusieurs mois commencé à préparer l'opinion à la possible survenue d'une catastrophe sanitaire de grande ampleur. Le professeur Liam Donaldson, conseiller médical du gouvernement britannique, expliquait pour sa part, il y a quelques mois, que rien ne permettrait « avant plusieurs années » de savoir si l'épidémie de MCJ tuerait « des centaines » ou « des milliers de personnes ». Les prévisions sur ce thème pourront être affinées avec la mise en œuvre chez l'homme des nouveaux tests de dépistage de l'infection par l'agent de l'ESB, une mesure indispensable qui compte-tenu des caractéristiques de la maladie soulèvera de très difficiles questions éthiques.

Jean-Yves Nau

# Selon le « Washington Post », Pyongyang voudrait pouvoir lancer gratuitement des satellites

LA CORÉE DU NORD accepterait de mettre fin à son programme de missiles intercontinentaux si d'autres pays étaient d'accord pour procéder, à leurs frais et à l'aide de leurs propres moyens, au lancement dans l'espace de deux ou trois satellites par an pour le compte de Pyongyang.

Cette proposition, précisant les offres déjà formulées par Kim Jong-il, le « numéro un » nord-coréen, en juillet lors d'entretiens avec le président russe Vladimir Poutine, figure dans une lettre dont fait état le site internet du *Washington Post*, citant des sources anonymes à Moscou, ce vendredi 4 août.

La lettre adressée par M. Kim à M. Poutine dans un échange de correspondance entre les deux chefs d'Etat après leur rencontre, viserait à clarifier l'un des points d'interrogations soulevés par les dernières offres nord-coréennes, à savoir si Pyongyang envisageait que de tels lancements de satellites soient effectués sur les pas de tir des pays qui lui fourniraient cette assistance.

La secrétaire d'Etat américaine,

Madeleine Albright, s'est dite dans l'impossibilité d'obtenir plus de détails lors de sa rencontre avec le ministre nord-coréen des affaires étrangères, le 28 juillet à Bangkok. Selon les sources du *Washington Post*, la lettre de M. Kim – dont la date n'est pas spécifiée – confirme qu'il s'agirait bien, dans l'esprit du Nord-Coréen, de reproduire la formule d'un accord antérieur par lequel Washington a obtenu qu'il mette fin à son programme nucléaire à capacité militaire, en échange de la fourniture gratuite par un consortium américain, japonais et sud-coréen, de deux réacteurs nucléaires civils.

En effectuant des lancements gratuits de satellites, les « pays concernés » par les missiles intercontinentaux nord-coréens assureraient ainsi un accès à l'espace au régime de Pyongyang. Ni le département d'Etat américain, ni le ministère russe des affaires étrangères n'ont commenté l'information du *Post*, le premier précisant ne pas avoir été informé de l'existence de cet échange de lettres russo-coréen.

# Après UGC, M<sup>me</sup> Tasca menace Pathé de sanctions pour ses cartes d'abonnement

RÉAGISSANT à la commercialisation par Pathé d'une carte d'abonnement illimitée dans les salles nantaises, Catherine Tasca a annoncé, jeudi 3 août, qu'un « contrôle du respect de la réglementation sera mis en œuvre à l'égard de Pathé ». Ce contrôle, ajoute la ministre de la culture, pourrait déboucher sur des « sanctions » au cas où la réglementation propre à l'industrie cinématographique ne serait pas respectée.

Pour le ministère de la culture, il est acquis que le système mis en place par UGC contrevient à la réglementation. « Les inspecteurs du Centre national de la cinématographie (CNC) que nous avons envoyés dans les salles UGC ont constaté que le contrôle de la remontée des recettes n'était pas conforme aux règles en vigueur » déclare Agnès Saal, directrice adjointe du cabinet de M<sup>me</sup> Tasca. La procédure engagée contre UGC à la suite de ces constats devrait aboutir au mois de septembre. Pathé reconnaît s'être pour l'instant « aligné sur les reverses pratiqués sur des produits similaires » mais explique que des discussions se poursuivent avec les orga-

nisations professionnelles à ce sujet.

Puisque le système de répartition des recettes entre exploitants, producteurs et distributeurs est remis en cause par les formules d'abonnements, on commence à envisager une nouvelle manière de répartir les ayants droit. « Puisque les abonnements mis en place par UGC et Pathé ressemblent à celui de Canal+ pourquoi ne pas envisager une rétribution sur la base d'un pourcentage de l'ensemble du chiffre d'affaires des grands circuits. Nous y réfléchissons », explique Michel Gomez, de l'Association des auteurs-réalisateurs-producteurs (ARP).

Par ailleurs, une étude menée par le CNC pendant la première période de commercialisation de la carte UGC montrerait, selon le ministère, que l'opération a abouti à augmenter la part de marché d'UGC et non la fréquentation globale, ce qui tendrait à donner raison aux exploitants indépendants qui voient dans les formules d'abonnement illimité une machine de guerre dirigée contre eux.

Thomas Sotinel

## DÉPÊCHE

■ DROITS TV : l'Union européenne pourrait engager une procédure contre l'Australie devant l'OMC « dans les prochaines semaines », à propos des restrictions d'accès imposées aux médias étrangers lors des Jeux olympiques de Sydney en septembre. Les autorités provinciales australiennes ont en effet décidé de limiter l'accès au parc olympique pour les télévisions étrangères ne détenant pas de droits de retransmission des épreuves sportives, alors que cet accès est libre pour les chaînes australiennes.

Tirage du Monde daté vendredi 4 août 2000 : 513 329 exemplaires.

1 - 3

# L'auteur de l'alerte à la bombe du TGV Paris-Quimper a été interpellé

L'AUTEUR de la fausse alerte à la bombe qui a bloqué, mercredi 2 août, pendant environ trente minutes, en gare de Rennes (Ille-et-Vilaine), le TGV Paris-Quimper à bord duquel avait pris place le ministre de l'intérieur, Jean-Pierre Chevènement (*Le Monde* du 4 août), pour se rendre en vacances, a été identifié et interpellé par la police, vendredi 4 août dans la matinée. Il s'agit d'un homme condamné à plusieurs reprises pour des affaires de droit commun au cours des dix dernières années, qui avait utilisé son téléphone portable pour passer son appel. Selon les premières constatations des policiers, ses motivations seraient sans rapport avec les mouvements indépendantistes bretons. Au moment de l'immobilisation du train, une organisation indépendantiste, Emgann, avait diffusé un communiqué déclarant M. Chevènement « persona non grata » en Bretagne.

# Un groupe nationaliste corse clandestin annonce une prolongation de sa trêve

UN GROUPE NATIONALISTE corse clandestin, Fronte Patriotu Corsu (FPC), a indiqué, lors d'une conférence de presse réunie dans la nuit du jeudi 3 au vendredi 4 août, qu'il prolongeait la trêve de ses actions violentes tout en demandant à l'Etat des « actes concrets », notamment sur la question des militants nationalistes emprisonnés. Le FPC, qui avait annoncé cette trêve le 4 janvier, s'est toutefois réservé « la possibilité d'intervenir ponctuellement face à toute agression qui heurterait les intérêts fondamentaux de notre peuple ».

Le mouvement s'était constitué en 1999 avant de commettre, au cours de l'été, une série d'attentats à l'explosif contre des administrations et des établissements bancaires. Il se disait composé de militants venus de diverses organisations nationalistes et « hors structure ».

Ses porte-parole ont ailleurs revendiqué un attentat déjoué, à la fin du mois de mai, contre le siège de la Société nationale Corse-Méditerranée, à Marseille, pour lequel un dispositif de 40 kilogrammes de nitrate soluble reliés à un dispositif électrique avait été utilisé. Le FPC a aussi revendiqué l'attentat, fin juin, contre la Maison du littoral, une base inoccupée de la réserve naturelle des Bouches de Bonifacio, en Corse-du-Sud, qui avait provoqué des dégâts peu importants.

« Le préaccord de Matignon comporte tant de conditions que l'on peut avoir des doutes quant à son application concrète », a estimé Fronte Patriotu Corsu dans un communiqué lu à la presse. « L'arrêt de la violence clandestine dépend uniquement des actes concrets que l'Etat et ses relais mettront en

œuvre pour créer les réelles conditions de la paix », a-t-il été précisé lors de cette réunion clandestine, à laquelle ont pris part une trentaine d'hommes cagoulés et armés, dans l'extrême sud de l'île. « Cela impose de la part de l'Etat des signes forts : traitement de la question des prisonniers et recherches, question de l'amnistie, arrêt immédiat de la décorisation dans les administrations et les entreprises publiques, arrêt des menées répressives contre les nationalistes », selon Fronte Patriotu Corsu.

## « NOUS ATTENDONS DES GAGES FORTS »

« Sur [le compromis de] Matignon que nous considérons comme la première étape d'un processus, nous attendons à court terme des gages forts et un échéancier ferme, explicite, définitif et sans conditions, indépendant des contingences politiques et électorales françaises », a poursuivi le groupe clandestin.

« Aujourd'hui, à travers les perspectives de Matignon, l'Etat et la classe politique traditionnelle semblent s'engager dans une voie nouvelle », ont cependant concédé les clandestins. « Nous en prenons acte, mais nous n'oublions pas que les intérêts de la classe politique, liés à ceux de l'Etat, vont à l'encontre des intérêts collectifs de notre peuple », a indiqué Fronte Patriotu Corsu. En avril, dans un communiqué authentifié, le FPC avait estimé que le gouvernement n'avait pas saisi la « main tendue » par les nationalistes et avait déjà réclamé des « engagements concrets », faute de quoi le mouvement menaçait de prendre « toutes [ses] responsabilités ».



Ces vins qui ne sont pas français, par nos correspondants à l'étranger.

Du lundi 7 août au samedi 12 août.

Sous la plume lyrique mais sobrement tenue par nos correspondants à l'étranger, *Le Monde* vous emmène sur la route des vins exotiques. Cocardiers s'abstenir : François Bonnet nous apprend que le vin serait né en Géorgie ; Patrice de Beer a goûté un rouge cuit au soleil des plateaux Apaches. Des Amériques à l'Asie en passant par l'Australie et l'Afrique du Sud, goûtez ce voyage haut en couleurs et en degrés...

Le quotidien qui sort du quotidien.

Le Monde [de l'été]





**BARRY HANNAH**

# **Willifox**

Nouvelle inédite

*Le Monde* – GALLIMARD

## BARRY HANNAH

Né dans le *deep South* en 1942, Barry Hannah appartient, du point de vue de l'histoire du Sud, à cette génération-charnière qu'il a magnifiquement saisie dans *Geronimo Rex* (Gallimard, La Noire, 2000), récit d'apprentissage, chronique d'une jeunesse au Mississippi dans les années 50-60. Aujourd'hui professeur de littérature à l'université d'Oxford, la ville de Faulkner, il poursuit à travers ses livres (en particulier *La Tête à l'envers*, remarquable recueil de nouvelles paru chez Gallimard en 1996) le portrait d'un Sud grimaçant et torturé. Avec un goût pour le grotesque et l'extravagance proche de celui d'un Harry Crews. « *Barry Hannah a oublié, s'il l'a jamais su, où se trouve la sépulture du général "Stonewall" Jackson, écrit Pierre-Yves Pétillon dans son histoire de la littérature américaine. Il sait, en revanche, où est enterré Jimi Hendrix : ni la nostalgie ni le Sud ne sont plus ce qu'ils étaient* ».

*Willifox*, sa dernière nouvelle, se présente comme un hommage explicite au romancier sudiste Tennessee Williams, à son théâtre d'ombres et à ses personnages accablés par « *le désir, le chagrin et l'absurdité* ». C'est le récit poignant d'un naufrage.



D.R.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christophe Mercier

© Barry Hannah, 2000

# Willifox

Quiconque lui accordait la moindre attention, pensait-il, était un ange.

C'était une façon de voir le monde.

Imaginez Tennessee Williams vers la fin, mais en un peu plus bouffi, un peu plus chauve, pas de cul, en pantalons de rayonne verte, parfaitement insignifiant. Mais Willifox émergeait de cette insignifiance avec un rire proche du braiment, du hennissement, comme on dit qu'était celui des anciens maîtres de poste.

Je n'ai jamais demandé à Willifox s'il était conscient de cette ressemblance avec Williams, et moi-même je ne m'en étais pas rendu compte avant que Willifox nous ait quittés depuis quelques années. Puis, soudain, je l'ai revu, vivant, directement sorti d'une pièce de Williams, là-bas à l'extrémité du bar, le bibliothécaire alcoolique accablé par le désir, le chagrin et l'absurdité – et ressemblant à un Williams complètement minable. Willifox était pédé, lui aussi. Déclaré coupable et abandonné ici, comme un piquet, par une troupe de théâtre itinérante des années 50. La troupe était partie à Shreveport et l'avait laissé là, échoué comme un cheval de bois dans une arrière-salle. J'ai oublié de préciser qu'il portait d'épaisses lunettes et qu'il regardait à travers, ahuri, sous un toupet agité de cheveux gris fer. Il les partageait par une grande raie sur la droite.

Pendant les années où je l'ai connu, il n'a jamais changé de bar. Le bar a été modifié, mais il s'y accrochait, toujours sur le même tabouret à l'extrémité sud. Dans son dernier avatar, il s'agissait d'un pare-chocs circulaire de polyuréthane, avec une estrade au nord de la salle, c'était comme un grand hall. Ça s'appelait The Gun. A 3 heures de l'après-midi, on pouvait voir Willifox en compagnie d'un homme maigre, acerbe, qui aimait les chats et travaillait dans la réserve d'une petite épicerie, estampant des boîtes de conserve. Mais il devenait gras et tendre lorsqu'il s'agissait des chats et des enfoirés qui pourraient leur faire du mal s'il n'intervenait pas. Il était comme ça après un bon nombre de whiskys, et alors il commençait à éclater en sanglots déchirants à propos des bêtes égarées qu'il nourrissait et des plus farouches pour lesquelles il ne pouvait rien.

Cet homme avait ceci de remarquable qu'il était le seul proche de Willifox dont celui-ci ne soit pas tombé amoureux, quoiqu'il m'ait

confié que Conrad, l'acérbe ami des chats, était sans aucun doute un saint. La laideur de Conrad dressait entre eux une sorte de barrière de bon voisinage et ils discutaient normalement, comme deux étrangers dans un avion. Willifox n'avait rien d'un bel homme, mais il se balançait vers l'avant, comme s'il regardait à travers un canal d'amour. Quand il tournait la tête de gauche à droite, ce canal pouvait se connecter sur quiconque avait pour lui un mot de politesse. En fait, sur quiconque ne menaçait pas de lui botter le cul. Pendant un court moment, j'ai joui de l'amour de Willifox, ou disons que j'ai été piégé par lui. Je raconterai ça plus tard. Je suis un type normal, mais depuis la mort de Willifox aucune tapette ne m'a fait d'avances, et ça m'ennuie. J'ai peur que mon charme ne se soit envolé. Je ne retrouve plus le long poème qu'il m'a écrit sur des fiches, mais j'aimerais savoir en quoi consistait mon charme. De pauvres diables, lui et moi.

Je n'ai pas d'images de Willifox plus jeune. Durant les douze dernières années, je suppose que j'ai assisté au naufrage de son charme à lui aussi.

Il était devenu un alcoololo au pas traînant qui émettait de temps en temps un braiment à propos de telle ou telle absurdité qu'il jugeait ringarde. A ses yeux, la plus grande partie du monde et de la façon dont il allait était ringarde, *tacky*, une vieille expression du Sud pour « *mauvais goût* », utilisée surtout par les gens qui avaient des prétentions. Je me trouvais dans la bibliothèque du collège, perdu, en fait, dans l'obscurité des rayonnages, car je n'ai pas l'habitude des bibliothèques, quand Willifox m'a pris par le bras et m'a tiré vers la lumière. Nous sommes sortis sur une petite pelouse, avec un arbre au milieu. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais au rez-de-chaussée et je n'avais jamais su en quoi consistait vraiment le travail de Willifox à la bibliothèque. Il devait avoir une obscure besogne secondaire dont on ne le remerciait pas. L'homme tremblait, je le sentais à sa main sur mon épaule. A cette époque, je le connaissais à peine. Je portais mon cuir de moto et c'était une journée claire et fraîche d'octobre, je me souviens. Je venais de revenir dans mon vieil Etat et j'observais chaque chose avec étonnement, presque chaque brin d'herbe, surtout du haut de ma Triomph Tiger, que je conduisais lentement sur les routes de campagne. Regarde, regarde, et ne dis rien !, murmura Willifox.

Dans un creux du prunier, il y avait un oiseau, bleu cobalt, contre le cobalt plus profond du ciel de l'après-midi avec les filaments blancs scintillants des nuages. C'était un sacré coup d'œil. Willifox n'avait pas ôté sa main de mon épaule. J'avais entendu dire que c'était un de ces paumés à trois noms d'origine sudiste, venu de ces familles qui

aspirent à la distinction. Une sœur à lui avait réussi quelque part, mais lui était un raté, une honte au milieu de la distinction de sa lignée et pourtant il était affublé du nom d'Elkin Dixon Willifox.

- Sans blague, je t'assure, cet oiseau est magnifique, dit-il. Je ne sais pas de quelle race il est, mais sur cette branche contre le ciel, mon Dieu, c'est aussi doux qu'une prière.

Je l'ai regardé, les cheveux ébouriffés et ses lunettes affaissées sur le bout de son nez. Eh bien, Elkin, t'es un poète, dis-je.

- J'essaie, dit-il.

L'oiseau s'envola comme un éclat du ciel ramené à son élément. J'avais déjà éclusé trois whiskys et une chose pareille me frappa, moi aussi, comme un miracle. Mais j'étais plus frappé par l'intensité de Willifox que par l'oiseau.

- C'était une fauvette, un oiseau bleu, Elkin, lui dis-je.

- Je n'y connais rien en ornithologie, désolé.

- Pourtant ! on m'a dit que t'étais un génie.

- Le génie, c'est ma sœur. Moi, je ne suis qu'un joyeux luron, un bouffon. Tu m'as fait un cadeau en m'appelant poète.

- Mais j'avais entendu dire que... tu écrivais des poèmes.

- Ça me grouille hors de la tête, ça essaie de pomper le monde.

- Quoi ?

- Ces trucs, ça grouille hors de ma tête, je ne sais pas comment on peut appeler ça. Des grouillements du cerveau. A ce moment-là, il a poussé des braiments, des hennissements, très fort, comme s'il venait d'émettre l'absurdité absolue.

Son supérieur m'a dit un jour que Willifox en faisait juste assez pour conserver son boulot. Il avait parfaitement conscience de ce qui le séparait de la complète déchéance et il s'y dirigeait en titubant. Il n'a pas été pris dans l'infamante partouze des toilettes, au deuxième étage de la bibliothèque. Ce rendez-vous homosexuel avait été annoncé sur Internet. C'en a été trop pour l'université. La police du campus a mit fin à ça pendant qu'ils étaient en train de se sucer la pomme - deux étudiants, un professeur, un prêtre, un responsable de l'éducation. Les noms dans le journal, la ruine. Willifox n'y fut pas mêlé. Je crois que s'il était tombé dans le filet ça l'aurait tué. Parce qu'il avait déjà eu son scandale à lui, avec le garçon noir.

Dans les toilettes du Gun, le bar. Ses demandes étaient pathétiques et non payées de retour, à mon avis. Peut-être explosives, humiliantes, le forçant à ramper. Lécher le sol de façon abjecte. Le tâtonnement à l'aveuglette, les protestations, les révélations du garçon. Le patron du bar dit à Willifox qu'il ne pourrait plus jamais y pénétrer, plus jamais. Ça signifiait la fin de sa vie sociale et de son âme.

Willifox disparut et il gémit, seul dans son appartement-bunker à l'arrière d'un bâtiment de briques, sur l'énorme pente de la plus haute colline de la ville. L'appartement, pour tout dire, n'était qu'un remords du propriétaire de la maison, un trou au bout de l'impasse. Il tremblotait à côté du téléphone. Il n'avait plus nulle part où aller, plus d'oasis. Les amis les plus proches, les anges, c'était fini.

Alors il a téléphoné au patron et a braillé son histoire.

Tu pleures, tu pleures, et puis tu meurs, me dit Willifox.

Il expliqua que The Gun était la seule société qu'il connût, son univers. Comment pouvait-il ne plus être là ?

Alors le patron s'est laissé attendrir, pourvu qu'il se conduise bien. Pas de tâtonnements qui effraient les petits ou les grands.

Willifox tomba amoureux du patron, un solide type blond d'une trentaine d'années. Un après-midi que j'étais assis à boire avec lui, Willifox m'a dit qu'il aurait aimé que Mick, le patron, soit son fils. Mick était debout derrière le bar, acceptant sans enthousiasme l'amour de Willifox, de la même façon qu'il recevait l'argent de chacun. Il avait une voix haut perchée et c'était un homme qui aurait donné un coup de pied à un chien.

- Je n'ai pas honte de t'avouer mon complet engouement, me dit-il.

J'ai remarqué qu'il fumait un tabac que je n'avais pas vu depuis mon adolescence. Du Belair, mentholé. Autant que je sache, Willifox était le seul client qui leur restât fidèle. Le Belair, pour moi, c'était une Chevrolet de sport que j'avais eue dans les années 50. Quand j'ai vu ses cigarettes, j'ai pensé à la caisse turquoise et blanc de 1954 dans laquelle j'étais parti en Floride avec mes potes. En ce temps-là, il fallait vivre pour la première fois. La première fille, la première cigarette et la première bière, une boisson froide au malt Country Club qui avait le goût de la religion catholique. Et voilà que ça me revenait en regardant Willifox, qui, dans les années 50, était devenu fou dans la marine. Peut-être qu'il était resté bloqué dans les années 50, héros d'une tragédie de Williams, ou même Williams en personne, en train de braire. J'ai appris plus tard que la marine avait payé tous ses remèdes et ses soins. Il était assis là, amoureux d'encore quelqu'un d'autre, devant un petit verre de vin rouge et un petit verre d'eau avec du citron. C'était un alcoolique rationnellement mesuré, ou du moins je suppose qu'il en était ainsi, puisque chacun de nous, les ivrognes, on imagine une série de règles pour nous différencier des autres.

Les serveuses autour de nous, étudiantes attirantes aux jolies jambes, avec anneaux d'oreilles et sandales, Willifox voyait en elles de petits séraphins. Il les taquinait et elles caquetaient comme un bou-

quet de nièces. Le vieux Willifox revenait au port, avec son mélange bougrement élégant de vin et d'eau, jurant de retenir l'homosexuel en lui et souriant comme un nègre. Un loustic de la ville avait appelé ces bijoux de serveuses des poissons rouges, affirmant qu'elles étaient faites pour qu'on les voie scintiller dans un bocal. Je me rappellerai toujours l'allégresse qui illuminait le visage de Willifox quand l'une d'elles le remarquait. Il pouffait, il étouffait de rire, puis il se mettait à braire.

Pour fêter la fin de son exil, il acheta une longue Pontiac verte des années 70, et il délirait à son sujet lorsque je suis entré, un après-midi, soignant une gueule de bois, un état aussi permanent chez moi que le fait de respirer. Je l'enviais, complètement bourré qu'il était. Le petit homme acerbe, à sa gauche, prit la parole.

- Tu sais ce que représente la Pontiac ?, dit-il, le nez dans son Black Russian.

- Représente ?

- CE PAUVRE VIEUX NÈGRE CROIT QUE C'EST UNE CADILLAC.  
Le visage de Willifox se figea.

- Mon cher Conrad, je préférerais me souvenir de toi comme d'un défenseur des chats plutôt que comme d'un raciste, dit-il.

Willifox était vraiment peiné. Je voulais lui rendre sa gaieté, quand on aurait bu un coup. Je lui ai demandé de me montrer la voiture.

- L'enculé de sa mère qui emmerde mes chats, j'le tue. Amenez-vous, enculés, dit Conrad, radouci.

La voiture de Willifox était en bon état, un peu comme une voiture de veuve, à vrai dire. On imaginait une vieille femme au crâne fragile emplâtrant ce machin dans les virages. Il rayonnait de fierté.

En moins d'un mois, la voiture était cabossée et éraflée comme une voiture d'état-major qui aurait participé à bon nombre d'actions militaires. Elle avait une longue déchirure noire sur le toit, je suppose qu'il avait voulu la garer sous quelque chose. Au crépuscule, quand Willifox rentrait chez lui pour éviter la cohue des garçons de la fraternité étudiante – trop de désir, ou trop de ringardise –, un petit groupe se rassemblait sous le porche du café La Bohème, de l'autre côté du parking. Ils étaient là pour assister au départ de Willifox du parking bondé. Il heurtait deux ou trois véhicules, arrachait quelques briques du bar, tamponnait avec assurance une cabine téléphonique en reculant pour avoir plus de marge. Sans doute qu'il lui tardait de rentrer chez lui et d'entamer une vraie cuite.

Puis, quelques mois plus tard, il perdit conscience dans sa voiture, sous un pont enjambant la route près de Batesville, et il continua à dormir jusqu'à ce qu'un flic le trouve et le boucle, ce que Willifox considé-

rait comme inadmissible. Il menaçait de se suicider, d'ailleurs il avait acheté une boîte de balles. C'était la fin pour lui, cette prison, ce dés-honneur, cette relégation loin d'Oxford. Le policier promit de lui trouver un pistolet. Willifox ne parvenait pas à comprendre comment il avait pu se retrouver avec sa voiture dans un autre Etat. Mais il est revenu à la vie et il est retourné à son vin après une conversation avec son avocat, dont il tomba amoureux.

Il m'a dit que je ne devais pas me détruire, et je l'ai aimé sans honte, me dit Willifox.

Puis il trouva un nouveau thérapeute, une femme dont il était complètement toqué et à qui il obéissait comme un chien. Au bout d'un an, il me dit qu'il faisait de vrais progrès.

- Des progrès en quoi ? Je lui posais la question du fond d'une gueule de bois indescriptible.

- J'ai appris à ranger ma chambre.

- Ma... gnifique. J'étais atterré de le voir si infantilisé, mais qui aurait souhaité lui ôter son bonheur ?

Je le pressais d'écrire d'autres poèmes. Je l'aiderais à en faire un livre. Ce serait bon pour son ego, pensais-je. Il semblait très intéressé, mais il était toujours distrait par l'amour. Il se perdait dans la contemplation d'un nouveau barman dont il avait appris la biographie, qu'il racontait par fragments. Il semblait émoustillé même par la vie amoureuse du garçon, par les filles qu'il avait connues et demandait celles qui étaient vierges. Comment pouvait-il prendre du plaisir à ça, de cette façon – à jouer le confident de la fac ? Il était en contemplation devant un grand lourdaud à l'air insolent, aux cheveux en brosse et aux yeux en vrille, et je lui ai dit que le type avait l'air d'un sacré con.

C'est juste qu'il préférerait être ailleurs, dit Willifox.

La seule personne que je l'aie entendu maudire était un autre ivrogne, avec des lunettes noires, qui se surnommait lui-même Fast Eddy, en raison de ses dons pour le billard. L'homme, pâle et entre deux âges, vivait de l'argent et des terres de sa mère, et se vantait de ça. C'est peut-être ce qui lui avait attiré les foudres de Willifox, plus que l'arrogance de sa grande gueule. C'était un sacré concurrent de milieu d'après-midi, quand on n'était pas nombreux. De façon marrante, quand j'y repense, chacun d'entre nous commandait ses consommations avec une indifférence sophistiquée, comme s'il n'y avait aucune urgence. On faisait même des commentaires sur leur saveur, comme des journalistes œnologues. Mais Willifox ne pouvait vraiment pas supporter Fast Eddy. Il faisait un gros effort pour rendre compatibles ses heures de cuites et ses heures de travail, se rendant à la bibliothèque à 6 heures du matin, par autorisation spéciale, pour bien faire



toutes ses heures. Comme beaucoup d'alcooliques, il se prenait pour un aristocrate et n'aimait pas qu'on se mêlât de ses loisirs. S'il avait eu de l'argent, les choses auraient été différentes. Autrefois, il avait enseigné au lycée du Delta. Maintenant, il luttait afin d'en faire juste assez à la bibliothèque pour ne pas se faire virer. L'argent aurait pu aussi lui apporter plus d'amour physique, ou ce qui y ressemblait, comme ç'avait été le cas pour Tennessee Williams. Je ne me suis jamais renseigné sur les succès amoureux d'Elkin Dixon Willifox, ça ne m'intéressait pas. Ça ne devait pas être terrible, à mon avis. Il voulait pourtant vraiment ça, je le sais parce que je l'avais entendu faire une remarque à propos d'un autre homosexuel de la ville, Oh Freddie, qui se contentait de vouloir prendre la main. Willifox, lui, n'était pas une tapette irrésolue.

Et maintenant les chats, annonça un jour Fast Eddy. Je veux explorer un chat avec mon Boss à double canon.

Conrad était là, assis près du mur. On voyait qu'il était prêt à éclater de rage, mais il était trop mal pour même imaginer une malédiction à adresser à l'autre, et il semblait même plus mince, plus jaune, les yeux, la bouche, les sourcils cernés de noir. Comme une escadrille de Spitfire, notre équipe diminuait. Pour sauver sa vie, Conrad allait bientôt arrêter de boire. La semaine suivante, un copain photographe tomba dans les pommes juste devant le comptoir et fut emmené précipitamment aux urgences. Dans les années à venir, le fanatique de la guerre civile allait perdre son larynx et presque sa vie. Raber, le requin de billard, viendrait mendier à ma porte, à 3 heures du matin, de l'argent pour s'acheter du crack, oubliant tout ce qu'il me devait déjà. La langue de Fast Eddy deviendrait noire, le reste de son corps orange. Mon bien-aimé Harleyite, qui roulait avec moi et avait contribué à me sauver la vie, partirait d'un cancer du poumon. Le charpentier serait battu, sa maigre vie à un doigt de la mort, pour avoir soutenu un ami noir dans un bar de petits Blancs sur la colline.

Je ne buvais pas quand j'étais à moto, car une conduite en état d'ivresse menait directement au coma. Alors je me mis à rouler de plus en plus avec mon pote et je devenais sobre. Je voyais moins Willifox, par la force des choses, et même j'en vins à le considérer avec une pitié méprisante, parce que c'est comme ça qu'on évolue, bêtement, quand on découvre une sobriété nouvelle. On éprouve alors une fierté sauvage devant sa rigueur à chaque nouvelle journée et il est difficile de ne pas tourner au prêcheur rayonnant.

J'ai ri avec les autres en écoutant une bande qu'un ami du café La Bohème avait enregistrée, Willifox annonçant qu'il allait dire quelque chose de malin, et se mettant à braire. C'était un joyau. Je

suis allé sous le porche, une tasse de café à la main, pour le voir débouler du parking, à la nuit, dans ce qui restait de sa voiture. On pouvait presque régler sa montre sur le premier choc. Mais je me rendais compte que c'était dégueulasse de rire. J'étais à la fois en dedans et en dehors, traînant à travers la ville pour rembourser mes chèques sans provision. Je n'avais pas de situation et mon travail était tout imaginaire, jamais mis sur le papier, et pourtant je ricanais comme un de ces matamores avec leur micro, prêts à le crucifier en public.

Un jour, je roulais à moto avec mon fils, dans les collines, quand deux daims dévalant une pente ont débouché d'une prairie et nous ont franchi d'un saut, poursuivant leur chemin comme des âmes à la queue blanche. Ça m'a fait salement peur, comme s'ils représentaient une Révélation imminente. Je tremblais. Au-delà du fait qu'ils auraient pu nous tuer tous les deux s'ils avaient heurté nos motos, j'ai eu le sentiment que deux âmes de ma connaissance, en ville, venaient de prendre leur envol. Je me suis dépêché pour voir comment allaient Willifox et quelques autres, mais ils allaient bien. Il y eut deux morts en ville cet après-midi-là, mais pas de notre escadrille.

Enfin arriva la spaghettis-partie, et deux ans avaient passé.

Willifox, quand il m'invita à venir chez lui, moi et « juste quelques amis », m'affirma que ses spaghettis étaient légendaires. Quand je suis arrivé, l'appartement exigü était bondé de grands jeunes gens, à peine des hommes, quelques-uns en treillis de la garde nationale, d'autres, pour Dieu sait quelle raison, en tenue de camouflage comme il arrive à certains hommes du Sud d'en mettre. Il y avait des pick-up neufs autour de la maison et quelques BMW. C'était si petit qu'on ne pouvait pas imaginer le désordre qu'il pouvait y avoir avant que Willifox n'entreprenne sa révolution thérapeutique. Tout le monde était debout et semblait perdu. Presque personne ne savait qui étaient les autres, mais tous attendaient les fameux spaghettis. J'ai supposé qu'il s'agissait d'un large échantillon de gens pour lesquels Willifox avait eu le béguin, mais je savais que plusieurs d'entre eux, s'ils l'avaient appris, auraient broyé le crâne de Willifox. Finalement, les spaghettis furent prêts et on s'est dirigés vers une grande marmite, sur le fourneau, qui semblait hors d'usage. Willifox s'appuyait ici et là et souriait à la ronde, incapable de tenir sur ses jambes, une sorte de réfutation de l'*Homo erectus* en tant que but de l'évolution. Il avait les cheveux gominés et teints de neuf en noir, sa bedaine proéminente comme un estoc involontaire avec sa grosse ceinture à initiales juste au milieu. Il n'avait pas de fesses et son pantalon vert tombait tout droit et se froissait sur les cuisses. Il avait en-

filé de nouvelles chaussures de daim blanc. Il avait un accueil particulier et un rire bruyant pour chacun, puis cette sorte de hennissement ou de suffocation. Il ne disait jamais « Ça baigne ? » ni rien de vulgaire. On aurait dit plutôt qu'il pensait qu'une remarque du genre « Bonjour Carl, comment ça va à New Albany ? » méritait une débauche de gaieté et de sous-entendus.

Avant de goûter les spaghettis, j'ai imaginé Willifox dans la marine. Il n'avait pas vraiment été dans la marine, en réalité ; il n'avait fait que fréquenter une école d'élèves officiers, après avoir passé son diplôme universitaire. C'était quelque part dans le Connecticut. C'était quand il était devenu fou. La guerre de Corée était terminée. Quelqu'un m'a dit qu'il avait menacé de se suicider afin de préserver ceux qu'il aurait risqué de tuer. Un autre m'a dit qu'il n'était qu'une poule mouillée avec une hystérie précoce et exagérée devant le combat. Il s'agissait de la marine d'après-guerre, Dieu soit loué.

Syndrome d'angoisse prétraumatique. Je lui ai posé des questions à ce sujet et il me dit :

- Oh ! S'il te plaît ! C'était sacrément ringard, pour tout dire. Tout ce que je voulais, c'était l'uniforme et les matelots.

- L'après-midi où tu es devenu fou, est-ce que c'était la guerre...?, commençai-je.

- Oh ! Arrête de fantasmer sur la guerre, fils ! La veille de Gettysburg, j'aurais sucé les deux côtés, ceux de l'Union et les Rebelles. Ils n'auraient pas osé faire ça à ce moment-là et certaines de leurs bien-aimées auraient peut-être préféré que ça se passe comme ça.

- Willifox, il faut que tu te mettes à tes poèmes. Le monde attend. Il faut que tu le fasses. Je le pressais, peut-être que je projetais sur lui mes propres échecs. J'étais sobre, aux yeux des moineaux j'étais un fameux motard, mais je ne créais rien, et depuis maintenant longtemps.

Alors à un moment donné, tôt pendant la spaghetti-partie, Willifox, après une année de silence, m'a tendu un épais paquet de cartes, retenues par un élastique. Sur la carte extérieure, il y avait, en lettres moulées : "A Ne Pas Ouvrir Avant Que Ça N'Aille Mal".

Amusez-vous, amusez-vous ! Willifox donna un coup de fourchette sur une bouteille de vin et fit faire silence à l'assemblée, qui n'avait jamais eu grand-chose à dire. J'aurais une petite déclaration à faire.

Les spaghettis étaient abominables, juste un cataplasme d'amidon et des boulettes à la tomate agressivement salées. Qui avait bien jamais pu lui dire que c'était une réussite ? Ça devait être un tribut payé à la gentillesse ou à l'ironie de cette ville. Certains des partici-

pants poussaient un juron à voix haute, puis l'étouffaient. Chacun se demandait maintenant ce que les autres faisaient là, mais tous avaient été à portée des gloussements de Willifox et de son canal d'amour. Un choc venu de l'extérieur le précipita dans son braiment, sans qu'il pût l'empêcher. Ça évoquait en partie un hululement, mais ça évoquait aussi le pur amour.

Une petite pluie commença à tomber dehors. Depuis l'impasse, certains sont venus s'entasser avec nous, créant une situation impossible, qui évoquait le fond d'un bateau de transport de troupes, des corps de haute taille écrasés verticalement les uns contre les autres et l'affreux plat de spaghettis, sinistre, entre nous. Il faisait beaucoup trop chaud.

Willifox croyait nous retenir comme des esclaves avec ses spaghettis. J'ai réussi à faire un grand trou dans mon tas avec une fourchette. Les hommes parlaient de filles, d'animaux, de la pluie. Avais-je jamais été une créature sociable ? Sans whisky, j'étais perdu. Quand avais-je jamais eu faim de la compagnie des autres ? C'est le whisky qui avait été mon ami. Je veux dire, littéralement, qu'il était là, riant, debout à mes côtés, initié à chaque plaisanterie. Willifox, ici, avec le harem qu'il avait dans la tête - malgré les spaghettis -, je l'enviais, ivre qu'il était depuis trente ans. Un bouffon, pratique pour faire des comparaisons avantageuses. Tu n'as jamais été tout à fait aussi bête que lui, Dieu le bénisse, ni ivrogne ni pédé. Il te déridait. L'homme qui ne savait pas se défendre, ni contre l'amour ni contre la vie, perdu dans ses horribles spaghettis, ne comprenant rien. Il ne possédait rien et pleurait tout seul pour s'endormir, et en tant qu'alcoolique il avait une sorte de sainteté. Il était presque un moine d'un très vieil ordre. Puis Willifox s'est dressé, chancelant, sur une chaise de cuisine et a frappé à nouveau la bouteille de vin. Le silence se fit, s'étendit.

- La petite déclaration que j'ai à faire, mes bons amis, c'est que j'ai un cancer. Un cancer de la gorge. Mais on ne fait pas une pitié-partie. J'ai toute confiance en mes médecins. Je voulais juste exprimer l'affection que j'ai pour vous, mes amis, vous que j'aime et qui m'avez donné tant de bonheur dans cette courte existence. Mangez, mes amis ! Et remontez la musique ! Je suis dingue de reggae ! *No woman no cry !* Que personne ne pleure ! C'est juste une nouvelle période qui s'ouvre pour votre serviteur !

Personne n'aimait assez Willifox pour être bouleversé par la nouvelle, je le crains. On le tolérait comme un vrai bouffon, le vieil Elkin, c'est tout. Un personnage excessivement amical et curieusement intéressé par votre bonheur et votre vie amoureuse. C'est triste

à avouer, mais les seules fois où j'éprouvais une affection sincère, profonde, pour lui, c'est quand je buvais. Dans cette optique, il aurait aussi bien pu être une barmaid de 2 heures du matin. Quelque chose de sympa avant que les lumières s'éteignent.

En plus, les gens n'aiment pas les spaghettis-et-annonce-de-cancer-parties. Ça n'avait pas de précédent au Rod and Gun Club, ni même, autrefois, à la fraternité étudiante. Le vieil Elkin, qui trouvait tant de choses ringardes, avait lui-même rejoint les zélateurs du ringard, ici, avec ses nouvelles chaussures en daim blanc et ses cheveux d'un noir nouveau, désespérément lissés en arrière à partir de ses tempes. D'une certaine façon, sans que ce soit un mouvement général, l'assistance s'est écoulée et les véhicules ont grondé en direction des portes de la vie. Il y en avait même qui semblaient en colère contre cet homme d'un certain âge qui se délitait en public. Ils auraient dû comprendre, comme moi, que c'était la dernière demande de Willifox. Qu'ils auraient dû le sucer en un élan de pitié sauvage.

Je suis resté avec trois ou quatre types qui au moins donnaient l'impression d'être touchés, tous appartenant au groupe de ceux qui avaient connu Willifox bien avant moi. Puis ça m'a démangé et je suis parti, comme si on avait tout le temps pour discuter de la question.

Dehors, dans ma grande maison – de location – à la campagne, j'ai ôté l'élastique et commencé à lire le poème, une œuvre unique écrite d'un seul jet avec un vrai stylo. Je trouvais ses poèmes antérieurs vraiment exceptionnels et j'espérais une longue chronique narrative de sa vie, peut-être une épopée homosexuelle de petite ville. Mais le poème, qui n'en finissait pas en grosses tartines de vers sur les fiches écrites recto-verso, était une déclaration d'amour à moi adressée, son suppliant. Pour lui avoir demandé de continuer à écrire des poèmes, j'étais devenu l'objet de son désir intense. Mes yeux marron, ma démarche de matelot, mes cuirs de motard, mon « sourire indomptable », mon « amitié d'acier » à son égard. J'ai arrêté de lire. Je n'avais pas l'âme qu'il me supposait et tout l'aspect physique me gênait.

J'ai lu que Tennessee Williams, assistant depuis les coulisses à la représentation de son *Tramway nommé désir*, hurla de rire lorsque Blanche prononça la fameuse réplique « *J'ai toujours dépendu de la gentillesse d'inconnus* », une réplique que des milliers de gens ont trouvé particulièrement poignante. On se demande si cette réplique le gênait, s'il s'attendait à ce qu'on se moquât de lui à cause d'elle, tellement elle était dépouillée. Ou était-il conscient du fait qu'au fond de lui il était une vraie pute, en dépit des louanges faites à son

œuvre ? Ou bien est-ce à cause de la gentillesse, de la connotation hystérique de ce mot ? Se rendait-il compte que le plus souvent on est rejeté et utilisé par des gens qui restent indéfiniment des inconnus en ce monde ? Williams a plus tard défini les amants comme ceux qui se servent l'un de l'autre, et rien d'autre. Cette nuit-là, je me suis senti cruel et bizarre et j'ai rangé les fiches, comme si ça avait été de la pornographie. C'est alors que j'ai compris, pourtant, que Willifox ne bluffait pas au sujet de son cancer.

Il est sorti, un jour, de l'hôpital ; il se seyait avant l'anesthésie et l'intervention. Il a rendu visite à des amis à moi, tremblant et blafard à cause de la privation d'alcool et il a réitéré la même confiance joyeuse en ses médecins. Il était, bien entendu, tombé amoureux du chirurgien en chef, un homme qu'il n'avait vu que brièvement durant une consultation. Il leur a rendu visite un moment et mes amis étaient très contents qu'il l'ait fait, parce que c'était la dernière fois qu'ils le voyaient. Il est retourné à l'hôpital le lendemain après un coup de téléphone, frissonnant de joie, comme s'il se rendait à un torride rendez-vous amoureux.

Le bruit a couru que les médecins l'avaient tué. Un accident d'anesthésie, alors que Willifox faisait un delirium tremens sur la table. S'il n'y a rien de vrai dans cette histoire, pourquoi l'a-t-on entendue ? Dans cette petite ville, la rumeur tend à rapporter des faits plus qu'à être malveillante et c'est pour cette raison que j'ai toujours aimé vivre là, spécialement en tant qu'ivrogne repentini qui redoute néanmoins qu'à tout moment ceux qui ont bonne mémoire ne se foutent de lui en public. Mon oncle, qui s'appelait comme moi, lui aussi un alcoolique, a connu le même pépin pendant un délirium et il est mort à l'hôpital, dans les années 50. On soupçonnait tous que ça c'était passé comme ça, mais quelle importance ? Cancer de la gorge. Un soulard trop amical. Alcoolique au dernier degré. Improductif pour la société. De toute façon, il avait joué toutes ses cartes.

Les années 50, les années 50, je brûle pour elles d'une nostalgie excessive. Willifox ne les a jamais quittées. Les chaussures de daim neuves, les cheveux fraîchement teints de noir façon crooner de bar, peignés en arrière, la Corée, Marilyn, Eisenhower, les fontaines de Coca et les sièges en fer forgé, Tennessee Williams, Marlon, le libraire qui avait *Une agonie secrète*.

Pourquoi est-ce que j'ai écrit ça ? Je ne me sens pas coupable à ce point à propos de Willifox. Je n'aurais pas pu être meilleur ni faire grand-chose de plus, conduit vers lui par le compagnonnage de l'alcool, éloigné de lui par une sourcilieuse sobriété. L'homme m'a consacré un énorme poème d'amour, non ? Toutes mes séductions

énumérées pour que Dieu les remarque. Où l'ai-je mis, nom de Dieu ? Où étais-je ? Moi et Willifox, deux songes de second plan dans le grand lyrisme d'un Tennessee Williams en forme ?

Willifox aurait dû être là avec nous à l'ambassade américaine de Paris, recevoir une récompense pour ses poèmes, comme Allen Ginsberg, cinq ans après la mort de Willifox. J'avais vu et entendu Ginsberg lire ses poèmes, ici, à Oxford. A cause de ses dernières œuvres, je l'avais pris pour un fou. Pourtant, je le respectais pour son magnifique *Howl*, écrit dans les années 50. Il se peut que ç'ait été ma première influence littéraire. Aussitôt après l'avoir lu, je m'étais mis à me vêtir comme un beatnik et dans mon lycée on se moquait de moi pour ça. A Oxford, les jeunes lycéens qui ne pigeaient pas les choses entendirent Ginsberg manifester son désir d'une compagnie pour son long séjour ici. Ils lui demandèrent : Alors, monsieur Ginsberg, vous voulez une rousse, une brune, une blonde ? Rien de tout ça, leur dit-il. J'aimerais bien un garçon noir.

Ils étaient estomaqués, mais ici, à l'école, il y a du progrès. Ils ne l'ont pas attiré aux limites de la ville pour lui écraser la gueule. A Oxford, je l'avais vu fumer de très longues cigarettes et il n'arrêtait pas de prendre des photos avec son appareil, même de moi. A Paris, je lui ai dit que j'avais remarqué qu'il avait arrêté de fumer et je lui ai demandé si ça le faisait se sentir mieux. Il me répondit : Non, mais les docteurs disent que c'est nécessaire pour mon cœur.

Il semblait touché que je lui aie parlé de sa santé, il m'a pris la main de façon très naturelle et m'a conduit dans la cour, près des hommes de la sécurité, qui ont tenté de lui enlever son appareil photo. Mais Allen s'est rebellé et l'a emporté. Je suis un professionnel, leur dit-il. Puis il a repris ma main et je jure que j'ai senti comme une bénédiction. Une telle chose n'aurait peut-être pas été possible ailleurs qu'à Paris. J'étais comme son neveu, à l'aise avec le grand maître, mon oncle, un fou et un prophète. Peu après, à New York, Ginsberg est mort, assisté par son grand amour. Une chose que Willifox n'a pas connue. Une autre chose.

Je suis persuadé que cela aurait été parfaitement juste si, là-bas, Willifox avait reçu le prix, avait tendu sa main, si j'avais pris sa main et qu'on soit sortis marcher dans la cour. C'est peut-être tout ce qu'il voulait. La même chose que quand il m'a fait sortir pour me montrer l'oiseau bleu dans l'arbre, comme une prière.

Le 18 avril 2000

## DÉJÀ PARUES

Vendredi 30 juin daté samedi 1<sup>er</sup> juillet

JEAN VAUTRIN

*Voyage au pied d'un arc-en-ciel*



Vendredi 7 daté samedi 8 juillet

CHRIS OFFUTT

*Le Nid de l'année passée*

*La Bonne Raison*



Vendredi 14 daté samedi 15 juillet

JEAN-MARIE LACLAVETINE

*Complicata*



Vendredi 21 daté samedi 22 juillet

NICHOLAS BLINCOE

*Ma première expérience de possession démoniaque*



Vendredi 28 daté samedi 29 juillet

CHANTAL PELLETIER

*L'Autre Côté de la mer*

## À PARAÎTRE



Vendredi 11 daté samedi 12 août

JEAN-BERNARD POUY

*L'Art de la fugue*



Vendredi 18 daté samedi 19 août

ELIZABETH STROMME

*La Cave*



Vendredi 25 daté samedi 26 août

MARC VILLARD

*Amer Eldorado*



Vendredi 1<sup>er</sup> daté samedi 2 septembre

JEROME CHARYN

*Sous l'œil de Dieu*

Dix nouvelles proposées par MICHEL ABESCAT et LAURENT GREILSAMER